LES BASMATCHIS

Joseph CASTAGNÉ

1055

LES BASMATCHIS

Le mouvement national des Indigènes d'Asie Centrale

depuis la Révolution d'Octobre 1917 jusqu'en Octobre 1924

SL 6788

ENCV
Rijksinstituut voor
Ruimtelijke Ordening

444074

PARIS
ÉDITIONS ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

1925

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Pages

Les étapes du nationalisme turk d'Asie centrale 1

Le mouvement national des indigènes d'Asie centrale depuis la Révolution d'octobre 1917 jusqu'en octobre 1924..... 11

PREMIÈRE PARTIE

Les organisations antisoviétiques du Turkestan..... 11

a) Organisation intérieure des basmatchis.... 15

b) L'élément indigène dans les organisations des gardes-blancs..... 19

c) Le rôle des basmatchis dans les événements du Pamir et de Djelalabad 27

d) L'activité des basmatchis au Ferghana et en Boukharie..... 31

DEUXIÈME PARTIE

I. — L'épopée d'Enver-pacha. Son rôle en Asie centrale. Sa mort..... 43

II. — La situation politique après la mort d'Enver..... 61

a) La Conférence de Kaboul..... 61

b) Les dernières manifestations du nationalisme turk oriental..... 64

TROISIÈME PARTIE

NOTICES BIOGRAPHIQUES sommaires sur les principaux chefs basmatchis cités dans la période étudiée (de 1917 à 1924)..... 75

TABLE

DES PLANCHES HORS TEXTE AVEC EXPLICATION DES CLICHÉS

COUVERTURE. — Type d'Uzbek de Boukharie jouant du *kornaï*, sorte de porte-voix-trompette en cuivre ou en étain, de près de 2 mètres de long. Le motif représente une ancienne marche militaire indigène plus connue sous le nom de Marche d'*Alim-Koul*, l'un des derniers beks de Tachkent qui commandait l'armée kokandienne aux prises avec les Russes. Blessé mortellement sous les murs de Tachkent, il ne tarda pas à expirer (mai 1865).

PLANCHE I. — *Mohammed-Ali Half* dit *Madali-Ichan*, auteur de la révolte d'Andijan (17 mai 1898). Condamné à mort, il fut pendu avec quelques-uns de ses partisans.

PLANCHE II. — *Kokand*, palais des Khans de Kokand, construit sous le règne de Khoudoïar-Khan ; il ne fut complètement terminé qu'en 1870.

PLANCHE III. — *Boukhara*. La citadelle et le palais de l'Emir de Boukharie.

PLANCHE IV. — *Enver-pacha* et ses collaborateurs à *Moscou*, en 1921. Ce groupe, accompagné des explications qui suivent ci-après, a été mis à notre disposition par l'ancien Président du Soviet des Musulmans du Turkestan, M. Tchokaïeff. Le cliché a été pris à Moscou, dans le courant de l'été 1921 ; il représente un groupe de personnages dont quelques-uns sont devenus historiques. Collaborateurs d'Enver-pacha, ils faisaient partie de cet « Etat-

Major » qui portait le titre officiel de *Mission Ali-bey* (pseudonyme d'Enver).

Au premier plan, de gauche à droite :

1. *Osman Badri-bey*, ancien préfet de police à Constantinople, puis gouverneur d'Alep, collaborateur de Djemal-pacha en Afghanistan, mort à Kaboul, en mai 1922.
2. *Fakhri-pacha*, ministre de Turquie en Afghanistan.
3. *Enver-pacha*.
4. *Emir Chekib-Arslan*, chef des Arabes de Syrie, à tendances anti-françaises.
5. *Halid-bey Ghargharani*, chef des Arabes de Tripolitaine, à tendances anti-italiennes.

Au second plan, de gauche à droite :

6. *M. Florinski*, fonctionnaire soviétique du Ministère des Affaires Etrangères, actuellement Directeur du Protocole à Moscou.
7. *Mansour-bey*, représentant des révolutionnaires égyptiens nationalistes.
8. Docteur *Nazim-bey*, membre du Comité central du parti « Union et Progrès » de Turquie.
9. *Riza-bey*, colonel de l'armée turque.
10. *Osman-bey Tokoumbet*, de nationalité tatare de Russie, secrétaire particulier d'Enver-pacha.
11. *Fevti-Nouri*, accusé, par la suite, par les partisans d'Enver, d'avoir eu des rapports avec les Anglais. Il fut victime d'un attentat, lors d'un voyage en Italie, en 1922.

PLANCHE V. — Carte des Républiques soviétiques d'Asie-centrale jusqu'à leur transformation en nouvelles unités soviétiques (octobre 1924), avec théâtre des opérations entre forces soviétiques et basmatchis.

INTRODUCTION

Les étapes du Nationalisme turk d'Asie centrale

L'Asie centrale, plus communément désignée par les géographes russes sous le nom de Turkestan, pays des Turks, est cette immense région qui de la mer Caspienne s'étend jusqu'à la Chine et des steppes méridionales des Kirghizes à la ligne quasi-désertique qui sert de frontière entre le territoire de l'Union des républiques soviétiques de Russie, la Perse et l'Afghanistan.

Dans le cadre rapidement esquissé de cette expression géographique, la révolution bolcheviste a constitué trois Etats soviétiques qui répondent aux anciennes unités politiques : le Turkestan proprement dit, la Boukharie, la Khorezmie. Ces Etats, en voie de transformation, seront reconstitués sur des bases ethniques pour former une série de républiques et de provinces autonomes appelées à s'unir en confédération d'Etats soviétiques socialistes d'Asie centrale.

La population de ces régions peut être évaluée à sept ou huit millions d'habitants. Elle est formée d'éléments ethniques assez variés, mais pouvant être

ramenés à deux groupements principaux : les *Turks* avec les Uzbeks, les Kirghizes, les Turkmènes, les Kiptchaks, les Karakalpaks ; les *Iraniens* avec les Tadjiks, les Galtchas, les Yagnobs [1].

Les Uzbeks sont, d'entre tous, les plus nombreux et les plus remuants. Grâce à leurs vertus militaires, à leur discipline, à leur bravoure ils purent jouer un rôle prépondérant dans l'histoire de l'Asie centrale. Expression politique plutôt qu'ethnique, ce collectif apparaît dans le courant du XIVe siècle sous Uzbek-Khan, descendant de Djoutchi (1312-1342). Ce nom servit au début à désigner les gens de sa horde qui nomadisaient à l'époque dans les steppes du *Decht-i-Kiptchak*. Par la suite, le nom d'Uzbekstan fut donné au pays qui s'étend entre le cours inférieur du Syr-Daria, la mer d'Aral et l'Oural.

Quant au groupe iranien, en voie de turquisation, il ne formait, jusqu'à ces derniers temps, qu'une infime minorité perdue parmi les autres nationalités musulmanes d'Asie centrale. Le Gouvernement soviétique, les tirant de l'oubli, a décidé d'en créer une unité politique soviétique.

Berceau des civilisations antiques, le Turkestan a vu passer d'un siècle à l'autre une avalanche de peuples : Scythes, Massagettes, Perses de Cyrus, phalanges d'Alexandre, Huns, Arabes, Turks, Mongols, Uzbeks, Russes. Dans ce carrefour de races ont germé et prospéré les plus anciennes religions de la terre : mazdéïsme, bouddhisme, chamanisme,

1. J. Castagné. *Russie slave et Russie turque*. R. M. M., édit. Leroux, Paris, 1923.

nestorianisme, islamisme et vingt autres philosophies religieuses plus ou moins durables. Après des vicissitudes sans nombre, ce pays a joui d'une civilisation très avancée. Merv, Samarkande, Khiva, Boukhara, Kokand furent, tour à tour, le centre de vastes Etats possédant des organisations politiques indépendantes avec des khans et des émirs. Dans ce coin isolé du monde, d'une richesse incomparable, parurent de grands capitaines : Tchinghiz-Khan, Tamerlan, Baber, Nadir-Chah ; des assembleurs de peuples, des monarques puissants, des fondateurs de dynasties de moindre envergure mais tout aussi redoutables : Seldjouk, Boghra-Khan, Toghroul, Melik-Chah, Alp-Arslan, Uzbek-Khan, Cheïbani-Khan ; des hommes de science et parfois de talent : Ibn-Sinâ (Abou-Ali-al-Hosain, Ibn-Abdallah), plus connu sous le nom d'Avicenne, célèbre philosophe et médecin, né en 980 près de Boukhara, mort à Hamadan en 1037 ; des écrivains comme Samani, Kazvini, Khafisi-Abrou, des amis des sciences, des arts et du progrès comme Abdoulla-Khan, le monarque Ouloug-Bek, savant lui-même et dont les tables astronomiques sont d'une exactitude qui surprend ; des historiens, des chroniqueurs : Al-Birouni de Khorezmie (XI^e siècle), le sultan Baber, auteur de remarquables Mémoires, le khan Aboul-Ghazi de Khorezmie qui écrivit l'histoire de ce pays (1643-1663), Abdoul-Kerim-Boukhary, Mirza-Chems-Boukhary, Attar-Molla-Avaz-Mat, auteur d'une histoire du Khanat de Kokand ; des poètes comme Divana-i-Machrab de Namangan et Nevaï de Khiva, des prédicateurs tels qu'Akhmet-Yassavi, Seïd

Akhmet-Kassani, Bohaeddine-Nakchbendi, Khodja-Akhrar, etc. A ces noms, il convient d'ajouter une foule d'artistes ignorés, peintres, architectes, décorateurs, chimistes, dessinateurs, ornementistes, ciseleurs, céramistes, etc., auteurs des merveilleux monuments d'architecture musulmane d'Asie centrale que le poids des siècles a plus ou moins respectés jusqu'à ce jour.

Avec ses immenses plaines monotones et tristes, ses oasis fertiles et ses déserts mouvants, le Turkestan est bien le pays du contraste et du grandiose. Tout en lui touche à l'extrême : des montagnes géantes couvertes de glaciers ; de longs et prodigieux cours d'eau, l'Amou-Daria et le Syr-Daria ; des rivières rapides et profondes, le Zerafchan, le Mourgab, le Sokh, le Tchou et qui, après avoir arrosé de riches oasis, vont se perdre dans les sables. Par ailleurs, une végétation luxuriante ou rabougrie, selon les lieux, mais partout particulière au pays ; une faune, une flore variées, un climat très sec avec des chaleurs torrides et des froids parfois rigoureux. Tel nous apparaît le Turkestan dans son ensemble avec sa population tour à tour nomade ou sédentaire, ses immenses richesses encore inexploitées, ses mines de charbon, de cuivre, de plomb argentifère, ses gisements d'or, ses nappes de pétrole, ses pierres précieuses, ses terres radio-actives, etc. Dans le domaine industriel et agricole, son travail de la soie, des peaux, du karakoul, des tapis, des aiguières, sa culture du coton, du riz et du tabac, ses fruits, ses plantes médicinales.

L'Asie centrale, pays turk par excellence, a longtemps été sous l'influence iranienne. La lutte entre l'Iran et le Touran est liée à l'histoire même de cette partie du monde. Au milieu du x^e^ siècle, les Turks s'efforcent de saper la puissance iranienne ; leurs premiers succès sont signalés dans l'histoire sous les Karakhanides ou Ilek-Khans qui fondent la première dynastie des Turks musulmans d'Asie centrale. De ce jour, commence le mouvement national de turquisation de l'élément iranien. En 992, Boghra-Khan, de la dynastie des Karakhanides, s'empare de Boukhara et précipite la chute de la dynastie persane des Samanides. Avec elle, commence à disparaître la culture iranienne. La langue persane se maintient encore quelques temps dans la plupart des actes administratifs des Khans, mais à la fin du XIV^e^ siècle, Tamerlan se décide à substituer au persan la langue turque orientale ou djagataï. De ce jour, le nationalisme turk est né ; il ne cesse de se manifester sous différents aspects jusqu'à ce que l'invasion russe ne vienne en arrêter l'essor. Les unes après les autres, les grandes villes d'Asie centrale tombent aux mains des Russes : Tachkent en 1865, Samarkande en 1868, Khiva en 1873, Kokand en 1876, Merv en 1884. L'administration russe remplaça les organisations politiques indigènes. Seuls, les khanats de Khiva et de Boukhara conservèrent une ombre d'indépendance sous le contrôle immédiat des autorités russes.

Quelque vingt ans après l'occupation du khanat de Kokand, alors que la pacification du pays semblait complète, un soulèvement éclate à Andijan.

Le 17 mai 1898, un groupe de partisans, trompant la vigilance des sentinelles russes, attaque de nuit un camp russe, près d'Andijan, fait une quarantaine de victimes et se retire en laissant quelques blessés. La bande, poursuivie par les survivants et par de nouvelles troupes envoyées hâtivement d'Andijan, est cernée. Le chef, Mohammed-Ali Half dit Madali, qui avait organisé le guet-apens est fait prisonnier et traduit devant une cour martiale. Condamné à mort, il ne manifeste aucun regret. Il fut pendu et son village Ming-Tépa, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Kouva, fut rasé. A sa place, s'éleva bientôt un village de colons qui prit le nom de *Rouskoïè*.

Dans sa brochure sur la Révolte d'Andijan, Salkov donne quelques détails sur la personne de l'ichan Madali et sur le caractère de la révolte[1]. D'après cet auteur, Mohammed-Ali Half dit Madali-Ichan, était complètement dépourvu d'instruction. Ce n'est que tard, très tard, qu'il apprit à lire, mais il ne sut jamais écrire. Et cependant, il sut établir son autorité parmi ses compatriotes de Ming-Tépa. Patriote convaincu, il était capable de sacrifice. Attristé du relâchement de la vie morale et religieuse de ses compatriotes qu'il imputait aux Russes, Madali conçut l'idée d'organiser une série de révoltes contre les oppresseurs, de soulever contre eux le Ferghana et le Turkestan dans son entier et d'y rétablir le régime musulman d'autrefois. Il fut aidé dans ses projets par quelques autres indigènes qui avaient joué un certain rôle dans l'administration à l'époque

1. Salkov. *Révolte d'Andijan*, 1898, p. 36.

des Khans de Kokand. Dans la nuit du 17/29 mai 1898, à la tête d'une bande de 1.500 à 2.000 hommes, composée en majorité de Kirghizes et de Kiptchaks, Madali attaqua à l'improviste un camp russe près d'Andijan : des 163 soldats russes endormis, 22 furent tués, 20 blessés ; les autres réussirent à se rassembler et à disperser les assaillants. L'ichan, qui avait réussi à prendre la fuite, fut bientôt saisi, jugé et pendu. L'imagination populaire refusa longtemps de croire à sa mort.

Mais pas plus Madali-Ichan, qui fomenta l'émeute d'Andijan, que les 382 indigènes condamnés avec lui à différentes peines, n'apportèrent de griefs précis au tribunal qui les jugeait ; à aucun moment, ils n'invoquèrent les souffrances des indigènes ou les rigueurs administratives : l'ichan reconnaissait même la douceur de la domination russe ; il l'accusait simplement de favoriser la décadence morale et l'indifférence religieuse.

« Les Russes nous traitent bien. La prospérité croît partout. Les musulmans deviennent riches, mais tout cela nous le payons cher, car l'âme du musulman s'en va. Le corps jouit, mais l'âme périt. Et c'est alors que la voix du Ciel m'a dit d'agir pour sauver le musulman de cette traîtresse prospérité qui est la fin du règne de Mahomet et de sa Loi. »

Parmi les rebelles d'Andijan, on comptait bien sans doute, à côté des fanatiques, quelques intrigants que des considérations matérielles avaient poussés à la révolte ; mais il s'agissait uniquement d'intérêts personnels, et les rebelles de cette catégorie ne se

montrèrent que parmi les Kiptchaks qui rêvaient le retour du passé, parce que l'époque des Khans leur avait été très avantageuse [1].

L'un des hommes des plus connus de ce groupe était le favori de l'ichan, un certain Moullah-Ziaouddine Makhzoum, vieillard encore vert, malgré ses 80 ans et qui avait été l'âme des différentes agitations du temps des Khans [2].

Les lettres anonymes d'indigènes qui prévenaient les Russes du danger, les dénonciations assez tardives de deux indigènes, dont l'un était d'Och et l'autre de Ming-Tépa, résidence de l'ichan, le médiocre développement de l'insurrection qui contraste d'une manière si frappante avec les plans des meneurs, la facilité avec laquelle les indigènes acceptèrent spontanément le rôle de bourreaux lors de l'exécution des principaux rebelles, tout confirme qu'il n'y avait à l'époque, au moins dans la masse indigène, aucune hostilité bien profonde contre les vainqueurs.

L'attaque brusquée d'Andijan, rapidement liquidée, n'eut pas de suite. Le calme régna de nouveau jusqu'à la Grande Guerre. L'arrivée au Turkestan des prisonniers de guerre Allemands et Autrichiens fut le signal d'un nouveau réveil national. Le contact des prisonniers avec la population indigène eut pour effet d'intensifier la propagande antirusse. Ces agissements et la mobilisation des indigènes pour les travaux à l'arrière du front européen amenèrent l'insurrection de Djïzak (14-7-1916).

1. P. Kouznietsov. *La lutte des civilisations et des langues dans l'Asie centrale.* Paris, 1912.

2. Salkov. Pp. 20 et 36, note 1.



Pl. I

Madali-Ichan chef de la révolte d'Andijan.

L'insurrection de Djizak et d'une partie de la province de Samarkande faillit amener le soulèvement général de tout le Turkestan. Sans les terribles représailles des troupes punitives du général Ivanov, le Ferghana aurait proclamé la guerre sainte. Le contrecoup s'en serait ressenti en Boukharie où, me trouvant à l'époque, je vis arriver les fuyards de la région de Samarkande. Le centre du mouvement avait été Djizak et Zaamine. La dévastation fut grande, la révolte formidable. De Samarkande à Oursatievka, où commence la bifurcation du Ferghana, toutes les gares avaient été plus ou moins endommagées. Des stations d'Obroutchevo et de Lomakino, il ne restait que des murs calcinés. Les employés de la voie et des gares, qui n'avaient pas eu le temps de fuir, furent massacrés. Les poteaux télégraphiques avaient été renversés, les rails enlevés, les pont détruits. Poursuivis par les Cosaques, les rebelles gagnèrent le Ferghana en suivant la crête des montagnes qui entourent le bassin du Zerafchan. D'autres passèrent en Boukharie.

Cependant, la tranquillité était loin d'être rétablie ; une certaine effervescence continuait à régner, particulièrement dans le Ferghana. La révolution russe de 1917 vint favoriser le mouvement nationaliste, surtout après la proclamation par les bolcheviks du droit des peuples de Russie de disposer d'eux-mêmes jusqu'à séparation et constitution d'un Etat indépendant.

Le mouvement national des Indigènes d'Asie Centrale

Depuis la Révolution d'Octobre 1917
jusqu'en Octobre 1924

PREMIÈRE PARTIE

Les organisations antisoviétiques du Turkestan

Au lendemain de la Révolution d'Octobre 1917, le Gouvernement bolcheviste, désireux de s'assurer les bonnes dispositions de la population musulmane, décidait la constitution d'une république fédérative autonome du Turkestan. Cette mesure, qui semblait devoir répondre aux aspirations nationales des indigènes, n'eut d'autre résultat que d'accroître le mécontentement des masses. Dès le mois de décembre 1917, un mouvement contre-révolutionnaire éclate à Tchardjoui, sur l'Amou-Daria. Des détachements cosaques, de retour de Khiva et de Perse, sous la conduite du colonel Zaïtsev, renversent le pouvoir bolcheviste et, avec l'appui des indigènes, établissent un gouvernement provisoire du Turkestan autonome.

Le signal était donné : le Turkestan, qui jusqu'alors avait joui d'une tranquillité relative, manifeste de jour en jour des signes d'inquiétude. Le mouvement contre-révolutionnaire russe, appuyé par les bandes indigènes des *basmatchis*, jette le trouble dans les

esprits. Ces bandes organisées étaient, au début, un ramassis de criminels que le Gouvernement Provisoire de Russie avait rendus à la société par l'ouverture toute grande des prisons. A la fin de 1917, les plus hardis d'entre eux, Irgach, Madamine-bek et quelques autres étaient parvenus à grouper dans le Ferghana, à Kokand, Marghelan, Andijan, des bandes de trente, soixante et jusqu'à cent individus. Ces bandes vivaient de brigandages et de rapines. Les conditions topographiques du Ferghana rendaient d'autant plus aisé le brigandage. Cachés derrière les dunes de sable, dans les roseaux ou dans les montagnes, ces brigands se sentaient en sécurité et à l'abri des poursuites. Le coup d'Etat bolcheviste eut pour effet, en détruisant l'organisme administratif, de renforcer les bandes basmatchis dont l'activité devint, de jour en jour, plus inquiétante.

Bien que poursuivant des buts différents, basmatchis et contre-révolutionnaires russes s'unissent parfois pour combattre le Gouvernement bolcheviste. Cette circonstance permet d'envisager le mouvement antisoviétique du Turkestan sous deux aspects différents : d'une part, le mouvement blanc antibolchevik constitué par les éléments russes commandés par des officiers de l'ancienne armée tsariste ; d'autre part, un mouvement national indigène constitué par des éléments musulmans sous les ordres de chefs rebelles basmatchis ou d'anciens officiers indigènes.

Dans ces conditions, il est bien difficile de faire une démarcation entre ces deux activités qui s'harmonisent sans se confondre. Ces deux forces agissant tantôt en commun, tantôt séparément, ont chacune

leur organisation propre, leurs partisans et leurs chefs. Nous essaierons de faire, ici, la part de chacun dans la lutte qui, depuis bientôt sept ans, se poursuit en Asie centrale, accumulant ruines sur ruines.

Après la constitution, à Tchardjouï, de deux gouvernements, l'un russe, l'autre indigène, les détachements cosaques, pressés de rentrer dans leurs foyers, abandonnèrent le pouvoir aux indigènes et se dirigèrent vers Samarkande, renversant au passage le pouvoir soviétique établi le long de la ligne transcaspienne. L'arrivée de la colonne bolcheviste Kolouzaïev et la défection des Cosaques eurent pour résultat de consolider le régime bolcheviste à Samarkande. Désarmés, les Cosaques purent continuer leur route sur Tachkent où se trouvaient, à l'époque, de nombreux éléments antisoviétiques.

Dans le même temps s'ouvrait, à Kokand, le quatrième Congrès régional musulman qui devait aboutir à la création du Gouvernement Provisoire autonome de Kokand et du Turkestan (10 décembre 1917). Le dit gouvernement était presque exclusivement composé d'indigènes musulmans choisis parmi les intellectuels. La constitution d'un gouvernement autonome local se répandit avec rapidité dans tout le Turkestan. A Tachkent, la joie fut immense ; elle fut également partagée par la population non bolcheviste, aussi bien russe que musulmane. Le 13 décembre, date fixée pour fêter l'autonomie proclamée à Kokand, des manifestations eurent lieu. Un conflit entre l'armée rouge et les manifestants en résulta. Le Gouvernement bolcheviste ayant écrasé le mouvement autonomiste de Tachkent, tous ses

efforts furent dirigés vers Kokand. Il fallait à tout prix détruire ce foyer d'autonomisme autour duquel ne tarderaient pas à se grouper les éléments russes mécontents du régime soviétique. Le nouveau Gouvernement provisoire de Kokand, dépourvu d'argent, manquant de munitions et de soldats, ne pouvait, livré à lui-même, songer à résister. Il y avait bien les bandes basmatchis qui, bien encadrées, auraient pu, à la rigueur, servir comme élément de défense, mais il fallait d'abord les discipliner, leur inspirer l'idée de patrie qui leur était étrangère. Bien que grande, la difficulté ne paraissait pas insurmontable ; le Gouvernement de Kokand, menacé par les bolcheviks, ouvrit des pourparlers avec les basmatchis. Faisant appel au sentiment national de tous et de chacun en particulier, le Gouvernement Provisoire de Kokand les invita à son service et en constitua le noyau de l'armée nationale. Le titre de *kourbachi*, autrefois usité sous les khans, fut rétabli et les principaux chefs basmatchis en furent investis.

Irgach, l'un des premiers, répondit à l'appel ; bandit de grand chemin, autrefois condamné à la relégation, il avait réussi à grouper une bande redoutable formée de professionnels du vol et de paysans indigènes que la famine, la ruine économique du pays avaient poussés vers la bande d'Irgach. Cette circonstance, la force dont il disposait le rendirent nécessaire ; il fut nommé kourbachi (commandant) de Kokand. Son détachement fusionna avec l'embryon d'armée nationale qui fut réorganisée.

L'exemple donné par Irgach fut suivi par d'autres chefs basmatchis, notamment par Hamdan, du

village de Bagdad (station de Siérovo), par Islam-Koul, Madamine-bek, Khol-Khoudja, etc.

Ainsi se formèrent ces organisations rebelles qui portent le nom général de *basmatchestvo*. Les chefs, anciens brigands, agissaient maintenant au nom de la population et luttaient pour la défense de la nationalité et c'est bien ainsi que le comprenait la population indigène lorsque, oubliant les anciens méfaits des basmatchis, elle ne voyait en eux que des libérateurs. Ils apparaissaient à présent comme des héros de la grande cause ; le basmatchi devient bientôt un *moudjahid*, c'est-à-dire un héros faisant la guerre sainte « *djihad* ». L'on vit, dès lors, des indigènes au service des Soviets abandonner leurs fonctions et rejoindre les basmatchis ; en 1921, le président du Comité exécutif du Turkestan, Djanzakov, un membre influent du tribunal du peuple, Moulla Sadriddine-Khan, passèrent aux rebelles.

a) Organisation intérieure des basmatchis

Les basmatchis possédaient une organisation militaire indépendante. Chaque chef de détachement, chaque kourbachi avait son état-major, ses instructeurs, sa cavalerie, ses fusils, ses munitions. Mais si l'organisation était bonne, l'armement était défectueux. Les fusils étaient de différents systèmes et la pénurie de munitions était réelle : peu ou point de mitrailleuses et de canons. Les kourbachis les plus influents s'étaient partagé le territoire du Ferghana dans l'ordre suivant :

1. Zone d'influence d'Irgach : de Kokand à Marghelan et à Outch-Kourgan ;

2. Zone d'influence de Madamine-bek : région de Marghelan-Skobelev, Kouva, Assaki ;

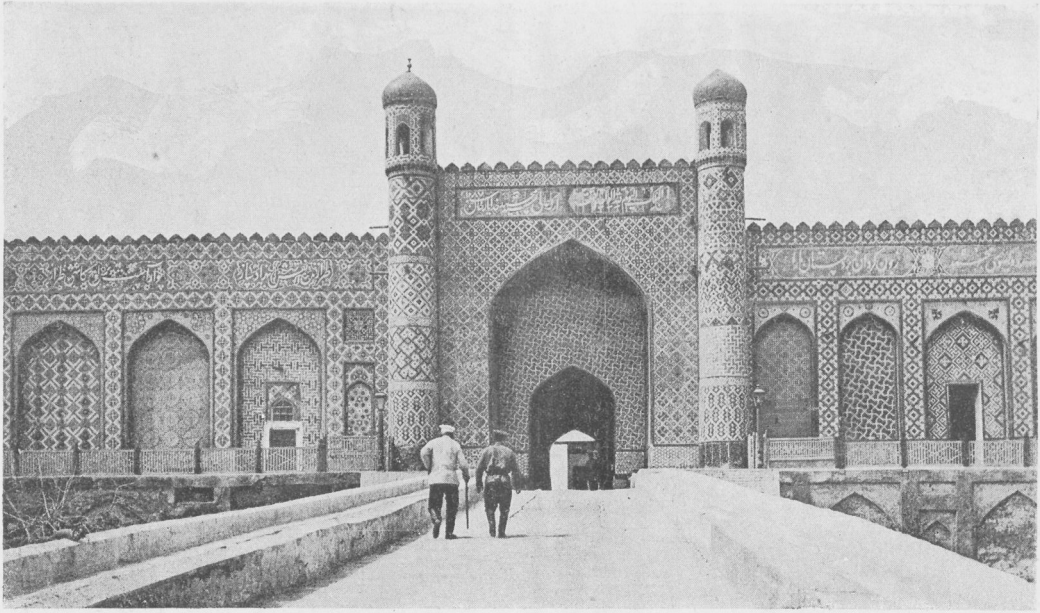
3. La zone du kourbachi Hamdan s'étendait dans la région d'Andarkhan, de Khodjent, d'Isfara, des puits de pétrole de Santo ;

4. La zone de Khol-Khoudja s'étendait entre Andijan et Namangan ;

5. La zone d'Islam-Koul allait de Namangan à Kara-Koul, sur le Syr-Daria ;

6. La zone du kourbachi Ichmat Baïbatcha s'étendait de Kokand à Bech-Aryk et vers le Karatéghine.

Chaque kourbachi avait sous ses ordres des kourbachis adjoints dont le nombre variait selon l'importance du détachement qu'il commandait. Chacun de ces aides avait charge de veiller sur une certaine région, sur un ou sur plusieurs villages. Ils ne pillaient plus les habitants, mais ils percevaient des impôts et des taxes, principalement sur les plus fortunés ; ils acceptaient également des dons en nature qui servaient à l'entretien des bandes ; ils délivraient des permis de circulation et assuraient le passage sur leur territoire de gens étrangers au pays, autres que les bolcheviks. Les ouvriers russes, les ingénieurs chargés des travaux d'irrigation jouissaient dans la zone occupée par les basmatchis d'une complète sécurité. Dans un article publié dans le *Roul* de Berlin (13-2-23), le docteur Ross affirmait qu'il était plus facile d'obtenir par les chefs basmatchis les ouvriers indigènes nécessaires aux équipes chargées



Pl. II. — Palais des anciens Khans de Koland.

de l'irrigation et autres travaux que par les ordres des autorités soviétiques. Les kourbachis nommaient eux-mêmes les fonctionnaires locaux, les chefs de canton et de village, les kazi, etc., si bien que le pouvoir soviétique n'était guère reconnu que dans les villes disposées sur les lignes de chemin de fer.

L'union qui aurait pu faire la force des kourbachis n'existait pas ; chacun agissant selon son désir favorisait le jeu des bolcheviks. L'hostilité entre chefs ne tarda pas à dégénérer en rivalité, aussi furent-ils bientôt et successivement battus par l'armée des Soviets.

Après la chute du Gouvernement autonome de Kokand, les bandes basmatchis se dispersèrent et, pendant les premiers mois de soviétisation, les bolcheviks ne furent point inquiétés[1]. Peu à peu, cependant, les kourbachis mettant à profit la crise économique et les fautes politiques du pouvoir soviétique reprirent les armes. La collaboration des bolcheviks avec l'organisation arménienne des dachnaktsoutioun pour la pacification du pays augmenta le mécontentement des masses indigènes musulmanes. Les bandes basmatchis virent leurs rangs grossir et, dès la fin de l'été 1918, les chefs basmatchis concen-

1. Le *Novvy Vostok* N° 4 de l'année 1923 publie, page 96, le programme des autonomistes de Kokand, que nous reproduisons ici mais qui ne répond pas aux principes exposés par l'un de ces autonomistes, M. Tchokaïev :

a) Rétablissement du khanat de Kokand ;

b) Union de tous les musulmans pour lutter contre les oppresseurs chrétiens ;

c) Organisation d'un khalifat d'Asie centrale, comprenant la Perse, l'Afghanistan, le Béloudjistan, la Boukharie, la Khorezmie et le Turkestan.

trèrent leur activité dans l'Alaï. Ils y organisèrent un front dont le but était d'isoler le Pamir de Kokand. Les kourbachis Irgach, Madamine-bek et Djanibek furent les principaux chefs du mouvement. Le Gouvernement bolcheviste de Tachkent se trouva bientôt dans la nécessité de tenir sur pied toute une armée.

Une déclaration de guerre fut même adressée aux bolcheviks de Tachkent par Irgach dont les prouesses sont restées légendaires. Ce chef de bande était devenu si populaire dans tout le Ferghana qu'on lui prêtait des qualités qu'il n'avait pas. Sa renommée atteignit même Tachkent où ses exploits furent l'objet de maintes interprétations. Au premier Congrès des soldats de l'armée rouge, qui eut lieu à Tachkent, le 2 décembre 1919, le président du Comité exécutif central du Turkestan, Voïtintsev, déclarait que le kourbachi Irgach, après s'être proclamé khan du Ferghana, voyait ses rangs augmenter de jour en jour tant sa popularité était grande. Les violences et les exactions causées à la population par l'armée rouge lancée à la poursuite des basmatchis ne pouvaient que favoriser les vues de ce nouveau khan menacé dans sa gloire par la rivalité des autres kourbachis. Quoi qu'il en soit, la constitution de l'Etat autonome de Kokand, bien que de courte durée, avait cependant joué un rôle considérable dans la vie et dans les conceptions jusqu'alors archaïques des peuples du Ferghana. L'effet moral fut immense ; il en résulta un sentiment national ignoré jusqu'alors. Le fait qu'un Gouvernement national indigène avait pu se constituer produisit sur les esprits une impression considérable ; il montra, d'une part, la faiblesse

du Gouvernement soviétique et, d'autre part, la possibilité de pouvoir vivre indépendants. De plus, la population indigène qui regardait jusqu'alors les kourbachis comme des chefs de bandes de brigands, commença à changer d'opinion. Les exploits d'Irgach, de Madamine-bek et d'autres kourbachis relèvent leur prestige, car ils combattent les bolcheviks, ces ennemis de l'ordre établi. Peu à peu, la population incapable de distinguer le bolchevik du bolchevisant ou du sans-parti commence à considérer tout étranger au pays comme un indésirable. Dans le même temps, le kourbachi devient un héros national, luttant pour le bonheur de la masse indigène, pour la défense de ses biens, de sa famille, de son foyer, de ses droits, pour le triomphe enfin de l'autonomie promise.

b) L'élément indigène dans les organisations des gardes-blancs

L'incendie de Kokand (30 janvier au 6 février 1918) n'était pas encore éteint que les troupes bolchevistes étaient lancées sur la Boukharie. Sous aucun prétexte, sinon la soif du pillage, et sans déclaration de guerre préalable, le 10 mars 1918 l'armée rouge entre en Boukharie s'empare de Ziacddine, le 12 elle occupe Kermineh qu'elle pille. Terrifiés, les habitants s'enfuient vers Boukhara. Le commissaire Kolessov, chef du Gouvernement bolcheviste de Tachkent, envoie un ultimatum à l'Emir le sommant de remettre le pouvoir aux « Jeunes Boukhares », amis des bolcheviks. Sur son refus, Kolessov concentre des

troupes à la station de Kagan, à une dizaine de kilomètres de Boukhara. Un engagement eut lieu sans que rien de décisif ne marquât la fin du combat.

Mais l'approche des bolcheviks de la capitale eut pour effet de soulever la population boukhare qui se prit à massacrer tous les Russes habitant la Boukharie. La ligne de Boukhara à Termez fut coupée, les tunnels furent obstrués, les rails emportés dans le sable. Craignant une explosion de fanatisme religieux qui aurait amené un soulèvement général du Turkestan, Kolessov s'empressa de signer la paix à Kizil-Tépé, le 24 mars 1918.

A la faveur de ces événements, les organisations antibolchevistes du Turkestan, tant russes qu'indigènes, manifestent une recrudescence d'activité. Elle est particulièrement grande dans les noyaux récemment créés, à Askhabad, Khiva, Boukhara, Samarrkande, Kokand, Andijan, Skobelev, Aoulié-Ata, Vierny, etc.

A la tête de l'organisation russe se trouvait l'ancien commandant de Pétrograd, le général Djounkovski, que la *Pravda* de Moscou (10-11-22) accuse d'avoir négocié un accord avec le gouvernement anglais aux conditions suivantes[1] :

1° Le Gouvernement anglais s'engage à prêter son appui dans la lutte contre les bolcheviks, en armes, en argent, en moyens techniques et en hommes, en cas de besoin ;

1. La plus grande activité de cette organisation coïncide avec l'arrivée à Tachkent, le 17 août 1918, du colonel Bailey, du capitaine Blacker, de l'armée des Indes, du consul général britannique à Kachgar, sir George Macartney. Ils étaient chargés d'une mission spéciale auprès des autorités locales.

2° Après la chute du pouvoir soviétique, il sera formé du Turkestan une république autonome sous l'influence exclusive de l'Angleterre.

De plus, une promesse verbale avait été faite par les chefs de l'organisation antisoviétique de placer le Turkestan sous le protectorat anglais pour une durée de cinquante-cinq ans (*Pravda* 5-6-23).

Une première avance de cent millions de roubles était proposée par les Anglais pour les besoins de l'organisation, ainsi que seize canons de montagne, quarante mitrailleuses et un nombre de fusils suffisant pour armer les partisans.

Forte de cet appui, l'organisation antibolcheviste de Tachkent entra en pourparlers avec quelques indigènes influents de Tachkent et, par eux, elle ouvrit des négociations avec les chefs basmatchis, Irgach, Ichmatt et quelques autres. Les pourparlers auxquels, selon la *Pravda* de Moscou (10-11-22), prenait part un représentant anglais, eurent lieu en septembre 1918. Ils furent engagés sur les bases suivantes :

1° Irgach et Ichmatt avec leurs kourbachis entrent au service de l'organisation antibolcheviste de Tachkent. Ils commanderont eux-mêmes leurs effectifs, mais suivront les directives données par l'organisation de Tachkent qui déléguera un certain nombre d'officiers et d'instructeurs auprès d'eux ;

2° L'organisation se charge du ravitaillement des détachements ;

3° Les représentants du Gouvernement anglais se chargent de fournir de l'argent, des armes et des

munitions à l'organisation antibolcheviste (*Pravda*, 10-11-22).

L'accord aussitôt conclu, le colonel Zaïtsev était envoyé au Ferghana en qualité de chef de l'état-major de l'armée blanche en formation. Un service de liaison entre M. Esserthon, consul d'Angleterre à Kachgar, et le colonel Zaïtsev était créé. Et, pour mieux assurer la liaison, les villes d'Och et d'Andijan furent cernées.

Dans le même temps, l'essaoul cosaque Youdine, de l'armée de Doutov, arrivait au Ferghana. Il avait été envoyé par Doutov soumettre un projet de traité pour la formation d'une Confédération orientale dont auraient fait partie les Cosaques d'Orenbourg. Au nom de la population musulmane du Ferghana et du Syr-Daria, les bach-kourbachis, les ichans et les kourbachis influents signèrent ce traité ; il fut ensuite envoyé à l'Emir de Boukharie avec une demande de secours. L'Emir accepta ce traité et s'engagea à prêter son appui au mouvement contre-révolutionnaire, à condition qu'une garantie lui fut donnée contre toute offensive de l'armée rouge dans son pays.

Ainsi conçu, le plan allait recevoir son exécution lorsque les événements d'Askhabad détournèrent vers la région transcaspienne l'appui de ceux qui avaient négocié avec l'organisation de Tachkent.

Le 25 juin (1918), les neuf commissaires bolcheviks d'Askhabad étaient fusillés ; le pouvoir soviétique tombait et un gouvernement provisoire démocratique se constituait. Pour défendre ses frontières, il entrait en composition avec les tribus musulmanes tékés et turcomanes dont les chefs se déclarèrent

antibolcheviks et, ensemble, ils organisèrent une armée de défense nationale.

Livré à ses propres forces, manquant d'hommes et d'argent, le Gouvernement Provisoire d'Askhabad se voyait dans l'impossibilité de défendre sa capitale menacée par les troupes bolchevistes. C'est alors qu'il fit appel aux Anglais. Un traité fut signé à Mesched, base anglaise en Perse du général Mallesson (19 août 1918) et l'offensive reprit. Les troupes anglo-indiennes jointes aux détachements musulmans du territoire transcaspien et aux contingents russes antisoviétiques sauvèrent la situation. Refoulés jusque près de Tchardjouï, les bolcheviks perdirent toutes les stations sur la ligne transcaspienne [1].

Cet échec ne tarda pas à être vengé. Les bolcheviks reprenant l'offensive arrivèrent devant Askhabad dont ils s'emparèrent au printemps de 1919. Poursuivant leur victoire, les bolcheviks marchent sur Kizil-Arvat qu'ils occupent et paraissent à Djebel, près de Krasnovodsk, sur la mer Caspienne. Ce port, d'une grande importance stratégique, avait été occupé par les Anglais à la fin de 1917, par le détachement du lieutenant-colonel Flemming. Après la proclamation du Gouvernement provisoire d'Askhabad, un certain Kuhn y avait été envoyé en qualité de commissaire. Jouissant, grâce à la protection des Anglais, d'une autorité dictatoriale, il ne tarda pas à mécontenter la population, formée en majorité

1. Le commandement suprême des armées alliées avait été confié au général turkmène Oraz-Sardar. Les troupes musulmanes indigènes étaient commandées par le fils de Bek-Mourad Tigma Sardar, qui, en 1880 et 1881, avait défendu l'oasis des Tékés contre l'armée de Skobelev.

d'ouvriers du port et de cheminots. Quant à la population indigène, non moins hostile au dictateur, elle était placée sous la surveillance du jeune Khan-Yomoudski, qui remplissait alors les fonctions de sous-chef du district de Krasnovodsk.

Mais l'homme qui avait le plus d'influence et d'autorité sur la population turkmène et sur les Yomoudes en particulier était le vieux Khan-Yomoudski, ancien colonel dans l'armée russe. Une sourde rivalité ne tarda pas à régner entre Kuhn, le dictateur, et le colonel Khan-Yomoudski, ce qui amena Kuhn à prendre des mesures de représailles envers la population yomoude de la région, notamment de celle de l'île Tchelekène. Après la prise de Djebel, les bolcheviks atteignirent Krasnovodsk qui venait d'être évacué par les Anglais (août 1919). Khan-Yomoudski qui dans toute cette affaire avait joué un certain rôle, voyant ses espoirs déçus se retira en Perse suivi de quelques partisans.

Pendant que se déroulaient ces événements en Transcaspienne, l'organisation secrète du colonel Zaïtsev, à Tachkent, faisait preuve d'une grande activité. Des agitateurs avaient même été envoyés dans les aouls kirghizes afin de les lancer contre les bolcheviks. Pour mieux préparer le soulèvement d'octobre 1918, le lieutenant Papenhut fut envoyé à l'armée de Doutov, dans la région d'Orenbourg. Il ne tarda pas à entrer en contact avec lui, mais le bolchevik Kolouzaïev, qui commandait la garnison de Tachkent, ayant eu vent de l'affaire fit désarmer les éléments douteux, tandis que la Tcheka, redoublant de surveillance, apprenait l'existence du com-

plot. La plupart des membres de l'organisation antisoviétique et tous ceux qui avaient été en contact avec elle furent arrêtés et fusillés. Les sujets étrangers du groupe de l'Entente ne furent point épargnés. Dans le courant de septembre, un mandat d'arrêt fut lancé contre moi. Prévenu la veille, j'eus le temps de fuir. Le major anglais Bailey et l'agent français de liaison, M. Capdeville, suivirent mon exemple. Dans le même temps, l'ordre était donné à des détachements de l'armée rouge d'occuper les cols, dans les montagnes qui séparent le Ferghana de la province du Syr-Daria, afin d'isoler les basmatchis des éléments contre-révolutionnaires de Tachkent.

Inquiet de ne pas avoir de nouvelles de Tachkent, l'état-major des forces antibolchevistes du Ferghana délégua dans cette ville les colonels Zaïtsev, Kornilov, frère du général connu par la lutte qu'il soutint contre les bolcheviks, et l'essaoul Youdine. Leur but était de s'informer. Au prix de difficultés sans nombre, ils atteignirent Tachkent où ils apprirent les événements qui avaient fait échouer leur plan. Le jugement rendu contre le colonel Kornilov après son arrestation et qui a été publié dans le journal russe de Paris, *Obchtchee Dièlo* (18-6-21), donne quelques précisions sur la façon dont avait été organisée cette association antibolcheviste.

Ainsi qu'il ressort de l'acte d'accusation, l'organisation secrète de Tachkent avait pour but de renverser, à l'aide de capitaux anglais et d'un coup de force, le pouvoir des Soviets au Turkestan. De plus, l'organisation espérait pouvoir remettre le Turkestan aux mains des impérialistes anglais. Pour atteindre

ce but, la dite organisation était en rapports avec les chefs des bandes basmatchis ; appuyée par l'imposante masse musulmane du pays, elle comptait bien recevoir le pouvoir en son entier pour le transmettre ensuite aux indigènes.

Parmi les principaux agents de l'organisation secrète cités dans l'acte d'accusation on trouve, à côté des russes Kornilov, Nazarov, Arseniev, les noms indigènes de Moulda Daulet Ahmatov, Abdoul Kahkhar-Ich-Moukhammedov ; tous ces agents auraient été en rapports, d'une part avec les chefs des basmatchis Irgach et Ichmatt et avec les Anglais, d'autre part.

La destruction de l'organisation antisoviétique centrale de Tachkent n'avait pas empêché certains noyaux de se reformer. Le commissaire à la guerre Ossipov, aidé de quelques membres de l'organisation secrète échappés à la Tchéka, fomentèrent un soulèvement dans la nuit du 17 au 18 janvier 1919. La plupart des commissaires du peuple furent arrêtés et fusillés. Ainsi périrent, le président du Conseil des commissaires Voïtintsev, les commissaires Finkelstein, Choumilov, Pachko, etc. Ceux qui furent épargnés avaient été plus ou moins dans le complot ; Ouspenski, tout particulièrement, fut trouvé à la caserne d'où était parti le mouvement, ce qui, par la suite, le rendit suspect aux bolcheviks et fut l'une des causes de sa condamnation ensuite. S'étant ressaisis, les bolcheviks reprirent l'offensive. Trois jours après, Ossipov vaincu quittait la ville avec quelques partisans restés fidèles. Le mouvement avait échoué, mais il avait montré l'existence d'une

collaboration possible des éléments indigènes de l'armée rouge avec les contre-révolutionnaires russes.

Ecrasé à Tachkent, le mouvement antibolchevik reprend au Ferghana, où les basmatchis ont eu le temps de s'organiser. La lutte se poursuit avec acharnement durant les années 1918-1919. Les dévastations furent telles que la ligne de chemin de fer de Namangan à Andijan, d'une longueur d'environ 90 kilomètres, fut complètement anéantie. D'après le rapport qui en fut fait par la suite (*Izvestia*, 18-10-23), toutes les parties métalliques, boulons, éclisses, crampons avaient été emportées en même temps que les traverses ; les stations, les maisonnettes, toutes les constructions avaient été incendiées, le télégraphe détruit, les fils emportés. Favorisés par le caractère montagneux du pays, les basmatchis harcelaient sans cesse les garnisons de l'armée rouge dispersées dans cette vaste contrée. Des détachements surpris sur la route d'Och au Pamir et dans l'Alaï sont exterminés. Des convois de ravitaillement sont coupés et passent aux mains des basmatchis. Nombreux sont les soldats de l'armée rouge qui tombèrent sous les balles des insurgés du Ferghana, dans ces froides solitudes du Pamir.

c) Le role des basmatchis dans les événements du Pamir et de Djelalabad

La vague révolutionnaire d'octobre n'atteignit le Pamir que l'été de 1918. Le commandant des forces du Pamir était, à l'époque, le colonel Fénine. Isolé du reste du monde, n'ayant de secours à attendre de

personne, il quitta son poste et gagna les Indes ; il fut suivi dans sa retraite par quelques partisans. Le *Novvy Vostok* (n° 3) signale le passage du détachement de Fénine à Pouna, aux Indes, où il serait entré au service des Anglais lors de la guerre anglo-afghane de 1919. D'après une autre version, de source privée, le dit détachement aurait été envoyé en Sibérie par les Anglais pour être mis à la disposition de l'armée de Koltchak. Quoi qu'il en soit, l'occupation du Pamir par l'armée rouge amena un regroupement des forces en présence. Les bolcheviks nommèrent de nouveaux commandants parmi lesquels le docteur Vitchich, ex-prisonnier de guerre autrichien, avec Volovik et le russe Kholmakov, ex-secrétaire du détachement de Fénine.

Du Pamir russe, la vague révolutionnaire gagna le Pamir boukhare[1], le Rochan et le Chougnan. Soulevés par les bolcheviks et avec leur appui, les indigènes révoltés chassèrent les fonctionnaires boukhares, ainsi que les beks et organisèrent des comités révolutionnaires comme en Russie. Mais le nouveau pouvoir avait compté sans les basmatchis.

Au mois d'avril 1919, des bandes basmatchis, venues du Ferghana, attaquent les postes de Rang-Koul, Pamir et Kizil-Rabat, dans le Pamir oriental. Cernées, les garnisons sont obligées de se rendre. Les prisonniers furent tous passés par les armes, exception faite des deux Autrichiens Volovik et Vitchich. Quant au Russe Kholmakov, alors en tournée d'ins-

1. Le Pamir occidental ou boukhare est habité par une population de Tadjiks sédentaires ; le Pamir oriental ou russe est habité par des tribus nomades de Kara-Kirghizes.

pection, il fut surpris par une patrouille de Hongrois au service des gardes-blancs, le 23 juillet 1919, et tué sur la route du poste de Pamir. Il fut remplacé dans ses fonctions politiques par Volovik. Ce dernier, avec le docteur Vitchich, continua à assurer la discipline de la garnison sans se déclarer pour personne.

Entre temps, en septembre 1919, un gouvernement paysan se constituait à Djelalabad, dans le Ferghana. Il était composé de colons russes de la région de Djelalabad, sous la présidence du général Monstrov, mais il était en même temps allié au gouvernement national indigène du kourbachi Madamine-bek. A peine constitué, tous les officiers des garnisons russes de la région passèrent à ce gouvernement blanc ainsi qu'un détachement de Tchèques. Volovik et Vitchich, craignant pour leur personne, prirent la fuite ; ils rentèrent de gagner Tachkent par la Boukharie orientale, mais arrêtés par les Tchèques, ils furent envoyés à Irkechtam afin d'y être jugés.

On était arrivé au mois d'octobre 1919. Le colonel Timoféïev, nommé commandant des postes du Pamir par le gouvernement blanc, allait se fixer à Khorog. Il avait sous ses ordres, en qualité de chef du poste de Kizil-Rabat, un jeune officier de Tachkent nommé Vassiliev. La garnison blanche du Pamir ne comptait en tout que 120 hommes, dont 70 Tchèques, Hongrois, Turcs, Allemands ; les autres étaient Russes ou indigènes.

Le gouvernement blanc de Djelalabad ne pouvait se maintenir longtemps parmi une population qui, sans lui être hostile, ne lui était d'aucun appui. Sous

la poussée bolcheviste, en mars 1920, le gouvernement blanc tomba. Cette victoire eut sa répercussion au Pamir. Le commandant Vilgorski, du poste de Tach-Kourgan, passa en Chine où, selon les sources bolchevistes, il vendit son matériel aux autorités chinoises pour sept pouds d'argent. Il se retira ensuite à Kachgar pour se consacrer au commerce.

Dans le même temps, le kourbachi Djanibek, qui avait été l'allié des gardes-blancs, voulut agir pour son propre compte. Il résolut de s'emparer du pouvoir. A cet effet, il cerna le détachement blanc de Young qui fut obligé de se rendre ; peu après, ils furent tous passés par les armes.

En apprenant le sort de leurs frères d'armes, les colonels Timoféïev et Mostovenko, le capitaine Zaïtsev, le lieutenant Vassiliev et leurs familles passèrent la frontière de l'Inde. Bien accueillis par le mekhtar du Tchitral, ils lui remirent les armes et furent acheminés vers l'intérieur. Ils ne tardèrent pas à rencontrer un autre groupe d'officiers russes passés d'abord en Afghanistan après la défaite des blancs dans la province Transcaspienne, sous le gouvernement d'Askhabad. Dans ce nombre se trouvaient quelques officiers russes et indigènes venus du Ferghana ou de Boukharie. Parmi ceux dont le nom nous soit connu, il faut citer MM. Melnikov, Gratchev, Enikéïev, Strouskovski, Stepourski, etc.

Après le départ des blancs, les commandants autrichiens Vitchich et Volovik, qui étaient revenus à Khorog après une courte détention à Irkechtam, prirent la fuite en Afghanistan. Ils furent bientôt rappelés au Pamir par les révolutionnaires indigènes

et reprirent leur poste. Ils avaient à leur disposition quelques dizaines d'indigènes et cinq Russes, partisans des Soviets.

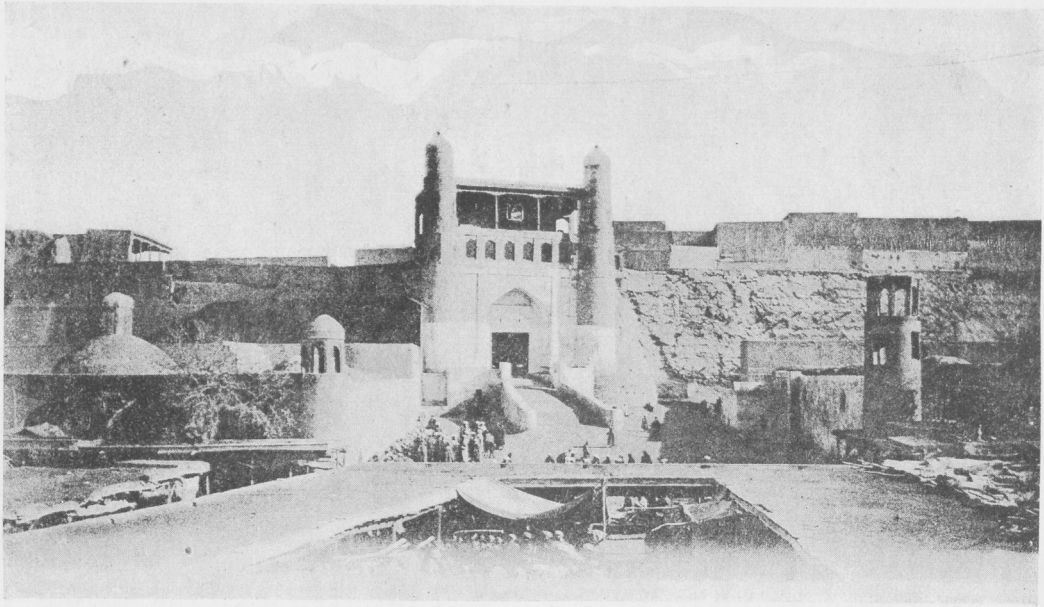
Dans les derniers jours de novembre 1920, un détachement de secours envoyé par le Gouvernement bolcheviste faisait son apparition au Pamir et en prenait définitivement possession. Dès lors, la soviétisation du pays commença. Pour la première fois, la population du Pamir vit arriver l'un de ses concitoyens en qualité de commissaire ; c'était un certain Cho-Timor, qui avait autrefois servi d'interprète dans l'administration russe de Tachkent. Son rôle fut important dans la suite et son activité toute soviétique fut très remarquée des bolcheviks. Au Congrès des comités révolutionnaires tadjiks du Pamir, qui eut lieu en février 1922, Cho-Timor fut nommé président du Comité central. Ce Comité était formé de cinq tadjiks. Un mois plus tard, un autre congrès de Comités révolutionnaires du Pamir oriental était convoqué. Ceux-ci, généralement formés d'une population de nomades kirghizes, avaient de la peine à se constituer. Les attaques incessantes de bandes basmatchis mettaient obstacle à la soviétisation du Pamir.

d) L'activité des basmatchis au Ferghana et en Boukharie

Dans le temps où les bolcheviks escaladant les pentes du Pamir allaient planter le drapeau rouge sur le toit du monde, les basmatchis faisaient cercle autour d'eux et reprenaient l'offensive. Leurs incur-

sions étaient signalées dans les grands centres du Ferghana et jusque dans les faubourgs de Kokand. Avant de se retirer, ces bandes détruisaient les stocks de marchandises, incendiaient les usines de coton, se livraient à des déprédations dans les mines de Chourab, aux puits de pétrole de Tchémion, etc. A Marghelan, les basmatchis fondant inopinément sur la ville les jours de marché attaquaient les postes de milice, désarmaient les miliciens, pillaient les magasins de l'Etat et se retiraient chargés de butin. Le centre de ravitaillement de Djelalabad, cerné par les basmatchis, fut pillé et quelques fonctionnaires soviétiques furent massacrés. La population russe des villages allait se réfugier dans les villes, les colons abandonnaient leurs champs par crainte des basmatchis. Le Ferghana, autrefois si riche, vit ses champs tomber en friche, ses canaux s'ensabler, l'irrigation, source de fertilité, restreindre son champ d'action. Le rendement du coton baissa d'une façon inquiétante ; une à une, les usines se fermèrent, les mines désertées par les mineurs ne furent plus exploitées et le matériel fut, en partie, détruit par les rebelles. Les arrestations en masse commencèrent dans les villes et les villages, suivies de représailles.

La population exaspérée alla grossir les rangs des basmatchis. De plus en plus inquiet, le Gouvernement soviétique de Tachkent cherchait un moyen de se rapprocher des chefs rebelles. Un accord se fit bientôt avec Madamine-bek et peu après avec Irgach. Une délégation soviétique se rendit à Skobelev où elle se mit en contact avec Madamine pour négocier la paix. Irgach, de son côté, se rendit à Tachkent



Pl. III. — Palais des anciens Emirs de Boukharie.

faire acte de fidélité avec une partie de ses troupes.

La paix entre les deux parties ne fut pas de longue durée. Irgach suivi, de ses hommes, regagna ses montagnes du Ferghana, peu satisfait de la réception que lui avait réservé le gouvernement bolcheviste de Tachkent. Les basmatchis reprirent l'offensive. Leur activité fut particulièrement intense durant l'année 1921 ; elle s'étendit sur tout le Ferghana et, par la province de Samarkande, gagna la Boukharie orientale, la région montagneuse de Hissar et de Baïssoun. La presse soviétique a signalé maintes fois les déplorables effets de l'activité des rebelles basmatchis sur la situation économique du pays. Les *Izvestia*, la *Pravda* de Moscou (12-10-21 et 26-10) faisaient espérer une prompte liquidation du mouvement insurrectionnel. La soumission de quelques chefs basmatchis était même annoncée tant dans le Ferghana que dans la région de Samarkande. Abdoul Kadir Khan, l'un des plus influents, dont la bande opérait dans la région d'Oura-Tubé, était signalé comme étant passé aux Soviets ; Moukheddine-bek et quelques autres chefs, disaient les journaux, avaient déposé leurs armes. Mais la tranquillité était loin de renaître. De nouveaux chefs font bientôt leur apparition, des bandes se reforment et la guerre de guérillas qui use les meilleures armées reprend ses droits dans les districts de Namangan, Andijan, Kokand, Marghelan, Khodjent, Djizak, Oura-Tubé, Zaamine. Du Ferghana, foyer du mouvement irrédentiste, la lutte a gagné le bassin du Zerafchan et les hautes vallées de la province de Samarkande, à Pendjikent, à Ourgout. Une guerre lente, sans gloire et sans

profit pour l'armée rouge, se poursuit, ruineuse pour les Soviets et pour le pays. Cachés dans leurs montagnes, les partisans basmatchis continuent leurs incursions dans le voisinage des grands centres où fonctionne encore l'administration soviétique. La complicité des gens de la plaine les rend invulnérables. Leur apparition, dit la *Pravda* (10-3-22) est suivie de panique : les internats sont licenciés, les écoles sont fermées, les administrations de l'Etat suspendent tout service et les réquisitions de vivres chez l'indigène sont vouées à l'insuccès.

Voyant l'inutilité de la lutte, les bolcheviks ouvrent des négociations sur un pied d'égalité avec ceux qu'ils désignent sous le nom de « bandits ». Ils acceptent même les conditions exigées par les basmatchis : le rétablissement des tribunaux indigènes, la justice basée sur le Chariat avec autorité des kazi en matière juridique ; les vakoufs étaient rendus aux anciens possesseurs, la liberté de commerce était rétablie et les indigènes allaient être appelés à collaborer au pouvoir, mais à condition que les basmatchis livreraient leurs armes.

Ces mesures amenèrent un rapprochement entre basmatchis et bolcheviks. Le gouvernement soviétique accepta même les services des basmatchis qui avaient livré les armes et on les autorisa à conserver auprès d'eux une garde de trente à quarante djiguits. C'est ainsi que quelques kourbachis de marque : Madamine-bek, Rahman-Koul, Moukheddine-bek passèrent au service des Soviets. La *Pravda* (26-8-23) estimait à 4.000 le nombre de basmatchis qui, dans les premiers mois de 1922, s'étaient rendus aux

bolcheviks. Dans le même temps, près de 50 kourbachis capturés par les bolcheviks avaient été fusillés. Dans ce nombre se trouvaient deux chefs rebelles de Samarkande cités par M. Tchokaïev dans *Posliednia Novosti* de Paris (30-8-24) : Bakhram-bek et Kari Kamil, ce dernier, instituteur uzbek à Samarkande. Les têtes des suppliciés furent exposées à Tachkent, en septembre 1922, par les bolcheviks à l'une des séances de la Conférence régionale du parti communiste[1].

Grâce à une politique d'adaptation et de souplesse, ayant recours, tantôt à la douceur et à la ruse, tantôt à la violence et à la terreur, les bolcheviks obtinrent d'appréciables résultats. Des pourparlers engagés avec un autre chef rebelle, Kourbach Alaïar, amenèrent une trêve de deux mois. Des conditions de paix furent même élaborées, mais les pourparlers traînant en longueur, les bolcheviks en profitèrent pour mener une active propagande dans les villages indigènes qui, jusqu'alors, avaient échappé à leur autorité. Les organisations communistes et militaires du Ferghana déployèrent tous leurs efforts pour gagner les bonnes dispositions de la population. On lui fit entrevoir un relèvement économique si elle se décidait à évoluer vers une politique soviétique. La pacification du Ferghana semblait en bonne voie lorsque l'arrivée

1. L'exposition de pareils trophées n'est pas un fait isolé, dit M. Tchokaïev dans *Posliednia Novosti* (30-8-24) : lors d'une rencontre entre bolcheviks et rebelles boukhares, l'un des lieutenants du kourbachi Adzam-Hadji, le nommé Hadji Hafiz, ayant été fait prisonnier, eut la tête tranchée. Le chef de la milice boukhare, un certain Rahimbaïev, envoya cette tête aux autorités bolchevistes qui, pour récompense, octroyèrent à l'envoyeur l'ordre bolchevik de l'Etendard Rouge.

d'Enver-pacha donna au mouvement national une impulsion toute nouvelle. Pour bien comprendre la diversion d'Enver, il est nécessaire de revenir un peu en arrière et de fixer, en quelques mots, la situation en Boukharie après l'attaque brusquée des bolcheviks dont il a été précédemment parlé.

En faisant la paix avec l'Emir de Boukharie, les bolcheviks n'avaient pas abandonné leurs projets de conquête. Le 2 septembre 1920, quelques jours avant mon départ du Turkestan pour la France, la nouvelle de la prise de Boukhara par les Jeunes Boukhares, aidés de l'armée rouge, arrivait à Tachkent. L'Emir, Abdoul-Seïd Mir Alim-Khan, qui avait eu le temps de quitter sa résidence, se réfugiait en Boukharie orientale afin d'y organiser la résistance. Les anciens dignitaires boukhares, les ministres, les mullahs influents, qui n'avaient pu s'échapper, furent arrêtés et fusillés. Un nouveau front de rebelles basmatchis ne tarda pas à s'organiser.

L'Emir Adboul-Seïd, suivi d'un petit nombre de partisans, avait pu, en quittant Boukhara, gagner la région montagneuse du Hissar. Les populations boukhares du Karatéghine, les tribus turkmènes de la plaine et les Tadjiks des montagnes se joignirent au mouvement et une guerre de guérillas commença.

Les insurgés, sous les ordres de Fazzilouddine, d'Ibrahim-bek et d'un certain nombre d'autres chefs nationalistes boukhares, soutinrent le choc des troupes bolchevistes. Cependant, sous la poussée de l'armée régulière, les Boukhares durent abandonner les vilayets de Karchi, Gouzar, Chakhrissiab pour

gagner les régions plus inaccessibles de Baïssoun, de Duchambeh, de Faïzabad. Déjà, le 20 février 1921, la *Pravda* de Moscou annonçait que l'Emir, voyant son territoire se restreindre de plus en plus, serait, au printemps, obligé de gagner les montagnes ou de quitter le territoire boukhare. Le 10 mars de cette année 1921, l'Emir de Boukharie, suivi de quelques milliers de partisans, passait en Afghanistan. Désarmé, il se rendit à Kaboul et se fixa définitivement à une dizaine de kilomètres de la capitale, au lieu dit *Ghalla-i-Fatou*, avec ses partisans. Sur la demande du ministre de Russie, l'escorte de l'Emir Abdoul Seïd fut réduite à trois cents hommes qui formaient sa garde personnelle.

Les représailles auxquelles se livrèrent les troupes bolchevistes furent si impitoyables que la population musulmane se souleva. Ayant organisé des détachements basmatchis, les nationalistes boukhares attaquèrent les troupes soviétiques et les obligèrent à évacuer la région montagneuse qu'elles occupaient. Faisant ensuite leur jonction avec les insurgés du Ferghana et de la province de Samarkande, ils engagèrent une lutte sans merci contre les bolcheviks.

De son poste d'observation en Afghanistan, l'Emir de Boukharie suivait avec intérêt ce qui se passait par delà l'Amou-Daria, dans ses anciennes provinces. Il espérait bien revenir sur son trône et comptait beaucoup sur le mécontentement de la population suscité par le nouveau régime. Des dizaines, des centaines d'agents de l'Emir déchu allèrent faire de l'agitation parmi les Boukhares contre les *Djadides*,

c'est-à-dire contre les novateurs boukhares et, par extension, contre les bolcheviks [1].

Pour accroître leurs forces, les basmatchis, qui avaient déclaré lutter pour l'indépendance du peuple boukhare, firent savoir à la population que les impôts seraient abolis, mais quant au retour de l'Emir, que d'aucuns auraient voulu demander, la question fut jugée encore inopportune. Ainsi, le mouvement, sans avoir un caractère réactionnaire, visait néanmoins à la libération du pays.

Entre temps, l'armée rouge russe évacuait les villes occupées de Boukharie orientale : Kouliab, Valdjouan, Faïzabad, Kafirnigan, laissant la garde de ces villes à l'armée rouge boukhare, sorte de milice locale très peu nombreuse. Mais, au fur et à mesure que l'armée rouge se retirait, les basmatchis apparaissaient, réoccupant les villes et exerçant des représailles contre les représentants du pouvoir révolutionnaire.

En septembre 1921, le rayon d'action des basmatchis boukhares s'étendait depuis Baïssoun jusqu'à la frontière afghane et, au Sud-Est, le long du Piandj ; à l'Est, vers les limites du vilayet de Hissar et la rivière Vakch ; c'est dans le territoire de Hissar et à l'est de celui-ci, dans le vilayet de Garm, que se trouvait le foyer basmatchi le plus dangereux. Cette

1. Les djadides, autrement dit les novateurs, formaient, bien avant la révolution, un groupement progressiste d'intellectuels boukhares. En 1910, la Société des progressistes avait envoyé à Constantinople, pour s'initier aux méthodes des écoles turques, un certain nombre de ses membres, parmi lesquels : Osman-Khodja, Atta-Khodja, Bourkhanov, Hachim Chaïk et le publiciste Fitrat.

région est peuplée de *Lokaï* ou *Lakes*, à la tête desquels était l'un des chefs basmatchis des plus populaires, nommé Daouletman-bey.

Les tribus Lokaï et Matchaï ont conservé leurs mœurs patriarcales et féodales. Elles ont toujours été régies par des beks tout puissants qui disposaient de tout et de tous avec l'appui du clergé musulman. Toujours oppressées, il arrivait que certains individus, plus avides de liberté que les autres, quittaient ces lieux et s'adonnaient au banditisme. L'Emir, grâce à l'appui des armées du tsar, tenait en respect ces tribus turbulentes. Il nommait des beks qui vivaient aux dépens de la population locale tout en prélevant des impôts pour leur maître. Ainsi dépouillé, le paysan se révoltait, tuait parfois le bek oppresseur et s'en allait fuyant la punition, devenait basmatchi, c'est-à-dire brigand.

Vivant de rapines, ces bandes, insignifiantes encore avant la révolution, devinrent inquiétantes après les événements révolutionnaires qui amenèrent les bolcheviks au pouvoir. Sous la conduite de chefs nationalistes, ces bandes de montagnards boukhares, grossies d'éléments antisoviétiques, prirent un caractère politique très déterminé.

A la tête de ces bandes basmatchis qui se levaient à présent pour la défense des droits violés du peuple boukhare se trouvaient des kourbachis agissant d'accord avec ceux du Ferghana. Parmi ces derniers, un nommé Ichan-Soultan opérait dans le vilayet de Garm. Les bolcheviks, désireux d'entrer en pourparlers avec ces rebelles, leur envoyèrent un ancien officier turc qu'ils avaient à leur service en qualité

d'instructeur. S'étant rendu presque seul chez les rebelles, il leur adressa une harangue dans laquelle il soulignait le rôle de la Russie soviétique poursuivant sa lutte contre l'impérialisme anglais pour la délivrance des musulmans. Il engagea les rebelles à cesser la lutte contre les Soviets attendu, disait-il, qu'elle ne peut être profitable qu'à l'Emir, soutenu par les Anglais.

L'agent bolchevik sut si bien toucher Ichan-Soultan que ce dernier se mit à pleurer. Le Turc pleura, les basmatchis pleurèrent (*Novvy Vostok*, n° 3). Pour montrer sa bonne foi, Ichan-Soultan ordonna de mettre bas les armes et de les remettre aux envoyés des Soviets. Aussitôt, trois cents fusils furent remis, mais le Turc, rendant les armes aux basmatchis, fit savoir qu'il nommait Ichan-Soultan président du Comité révolutionnaire de Garm.

Cet événement ne mit pas fin aux troubles qui se manifestaient sur d'autres points. De petits détachements basmatchis du kourbachi Djabar commençaient à pénétrer en Boukharie occidentale. Leur apparition est signalée par des déprédations, par la saisie des armes, des chevaux et par des violences exercées sur les représentants soviétiques. Leur nombre se trouve bientôt accru par d'anciens soldats de l'Emir, par des paysans boukhares et par les forces rebelles de Mouhiddine Maghzoun, du parti « jeune boukhare », autrefois ennemi de l'Emir. D'autres groupements rebelles se constituent dans les vilayets de la Boukharie centrale. Leur présence est signalée dans les *Izvestia* de Moscou du 10 novembre 1921 :

Dans la région de Baïssoun, les troupes gouvernementales ont infligé de fortes pertes au détachement de Mouhiddine-Maghzoun uni aux bandes de Djabar. Les communications avec Duchambeh sont rétablies.

C'est à ce moment que le parti « jeune boukhare », qui constituait le gouvernement de façade boukhare, rompant avec les bolcheviks, prenait la fuite. Osman Khodja, président du Comité exécutif central de Boukharie, Ali Riza-bek, nazir de l'Intérieur, Hassan-bey, commandant militaire de Termez, Hodja Sami-bey et quelques autres allèrent rejoindre les insurgés.

Inquiet, le Gouvernement de Moscou essaya de négocier. Il fit appel à un homme qui avait la confiance du pouvoir soviétique, à Enver-pacha.

DEUXIÈME PARTIE

I. — L'épopée d'Enver-pacha. Son rôle en Asie centrale. Sa mort

Enver est l'une des figures les plus curieuses d'entre celles qui, en Asie centrale, essayèrent de lutter contre le pouvoir des Soviets pour la cause nationale des Turks orientaux et peut-être aussi pour la cause pan-islamique. Officier de l'armée turque, il commença à se faire connaître en 1908, alors que, membre du Comité « Union et Progrès », il dirige le coup d'Etat destiné à renverser le sultan Abdul Hamid.

Après la guerre italo-turque, Enver passe en Allemagne où, en qualité d'attaché militaire près de l'ambassade de Turquie, il se fait remarquer de l'Etat-major allemand. Il reparaît en Turquie après la guerre des Balkans et il essaie, avec l'appui de l'Allemagne, de reprendre le pouvoir qui lui avait échappé.

Le 10 janvier 1913, Enver-bey, avec un groupe de militaires qui lui étaient dévoués, occupe la Sublime Porte et pénètre chez le ministre de la guerre Nazim pacha, qui est tué. Il se met alors à la tête de l'armée et reprend Andrinople aux Bulgares, tandis que ces

derniers étaient en guerre avec les Serbes. Le Comité « Union et Progrès », qui avait reçu de l'Allemagne un réel appui en argent et en munitions, se range de son côté pendant la grande guerre. Enver-bey est, avec Talaat-bey et Djemal-pacha, l'un des membres les plus actifs du Comité « Union et Progrès ».

Enver reçoit bientôt le titre de pacha. Il se marie à l'une des filles du sultan et devient ainsi le gendre du khalife. Ce titre, qui allait le rehausser encore aux yeux des musulmans, marque l'apogée de sa gloire.

La défaite turque, qui marque la fin de la grande guerre (de 1914 à 1918), fut aussi sa propre défaite. Enver, craignant pour sa vie, s'enfuit en Allemagne.

Enver-pacha ne prit aucune part au mouvement libérateur turc de Kémal-pacha. Son ambition n'admettait pas que quelqu'un pût commander autre que lui, aussi commença-t-il à faire une campagne en sourdine contre Kémal-pacha. S'étant rapproché des bolcheviks, Enver fut l'un de leurs amis parmi les plus fidèles. A ce titre, il fut envoyé au Turkestan pour y accomplir une mission particulièrement importante. Mais Enver les trahit sans scrupule. Sa trahison paraîtrait surprenante si l'on ne connaissait les dessous de l'affaire qui jettent un jour nouveau sur les méthodes de la politique orientale de Moscou. Les journaux russes et notamment le *Golos Rossii* racontent qu'Enver-pacha aurait été grossièrement trompé par les bolcheviks qui avaient promis de lui prêter une aide sans réserve.

En signant un accord d'amitié avec Moustapha Kemal-pacha, les bolcheviks avaient eu en vue de profiter de cette amitié pour fomenter des mouve-

ments révolutionnaires parmi les peuples d'Orient. L'aide matérielle qu'ils avaient prêtée à Angora dans sa lutte contre la Grèce avait valu aux bolcheviks les sympathies des populations musulmanes de Turquie. Or, Moustapha Kemal-pacha et son gouvernement, tout en acceptant l'aide de Moscou et tout en entretenant avec les Soviets des rapports amicaux, agissaient cependant avec une très grande sévérité envers les bolcheviks turcs. Ils n'admettaient aucune propagande bolcheviste en Anatolie. C'est pourquoi le Gouvernement de Moscou était loin d'être satisfait. Mais lorsque les bolcheviks eurent constaté que la situation de Kémal-pacha en Turquie était très solide et que l'aventure d'Enver n'avait aucune chance de succès, ils décidèrent de sacrifier leur protégé tout en tirant parti de sa tentative avortée. Ils consentirent donc à cesser toute propagande et ils ordonnèrent à Enver de dissoudre le « Gouvernement soviétique » qu'il avait formé en Adjarie et grâce auquel il avait espéré rentrer en Turquie. Dans le même temps, les gouvernements d'Arménie et de Géorgie enjoignaient à Enver d'avoir à quitter le Caucase ; il revint alors à Moscou[1]. Dans la capitale rouge, Enver-pacha fut, de nouveau, comblé de prévenances et de promesses par les chefs du gouvernement soviétique qui voulaient se servir de son influence pour faire pression sur les musulmans de Russie restés hostiles aux bolcheviks.

M. Karakhan, alors tout puissant, avait mis à sa disposition un pavillon isolé à Moscou même, réqui-

1. Cf *Revue du Monde Musulman*, vol. LI. p. 120, et vol. LII, p. 197.

sitionné pour les besoins du commissariat des Affaires étrangères. Il vivait là aux frais du Gouvernement soviétique attendant le moment où il lui serait possible de mettre à exécution des plans qui, après son insuccès du Caucase, avaient germé dans son esprit.

Le Congrès de Bakou, en 1920, allait faire déborder la coupe d'amertume qu'Enver ressentait envers les bolcheviks. Reçu avec froideur par le camarade Zinoviev qui lui refuse la parole au Congrès, Enver regagne Moscou le cœur plein de rancune et ne pensant qu'à se venger. Il crut bientôt avoir trouvé un terrain favorable à ses projets. Son plan, très modeste au début, consistait à se tailler un petit royaume dans une partie quelconque de l'Asie centrale d'où il pourrait ensuite s'étendre. L'Inde, écrivait-il à l'époque, est trop difficile à atteindre ; l'Afghanistan a déjà son chef qui rêve d'un grand empire musulman. Il ne restait plus que la Boukharie orientale, alors en pleine anarchie et qui n'attendait que la venue d'un chef. Il espérait, dit-on, en cas de succès, étendre son influence vers le Turkestan russe et chinois avant de faire une descente aux Indes.

La région de Kachgar, qui forme la province chinoise de Si-Kian, est habitée par une population turque apparentée aux Uzbeks du Ferghana. Supportant mal la domination chinoise, les Kachgariotes ont essayé bien souvent de secouer le joug chinois. Les représailles qui de tout temps suivirent, firent lourdement sentir ce joug ; aussi, depuis la révolution russe, un mouvement séparatiste sérieux n'a cessé de se manifester. La propagande soviétique qui s'exerce dans toute la région au moyen d'émis-

saires musulmans du commissariat de Tachkent menace la Chine occidentale d'un séparatisme turk. La province de Si-Kian, savamment travaillée, ne manquerait pas de s'unir à l'Union des républiques soviétiques au moindre choc venu de l'extérieur.

Des possibilités de fusion, bien qu'à plus longue échéance, s'ouvraient encore au sud de l'Amou-Daria, dans le territoire qui forme le Turkestan afghan et dont la population, en majorité turque (Uzbeks ou Turkmènes), a des affinités bien plus réelles avec les voisins du Nord dont les sépare une frontière politique, parfois toute conventionnelle, qu'avec les Afghans du Sud, leurs maîtres.

Tous ces peuples, unis par une communauté de langue, de religion et de souvenirs historiques, n'attendaient plus qu'un chef pour se souder. Enver se crut tout indiqué. Il s'empressa d'agir.

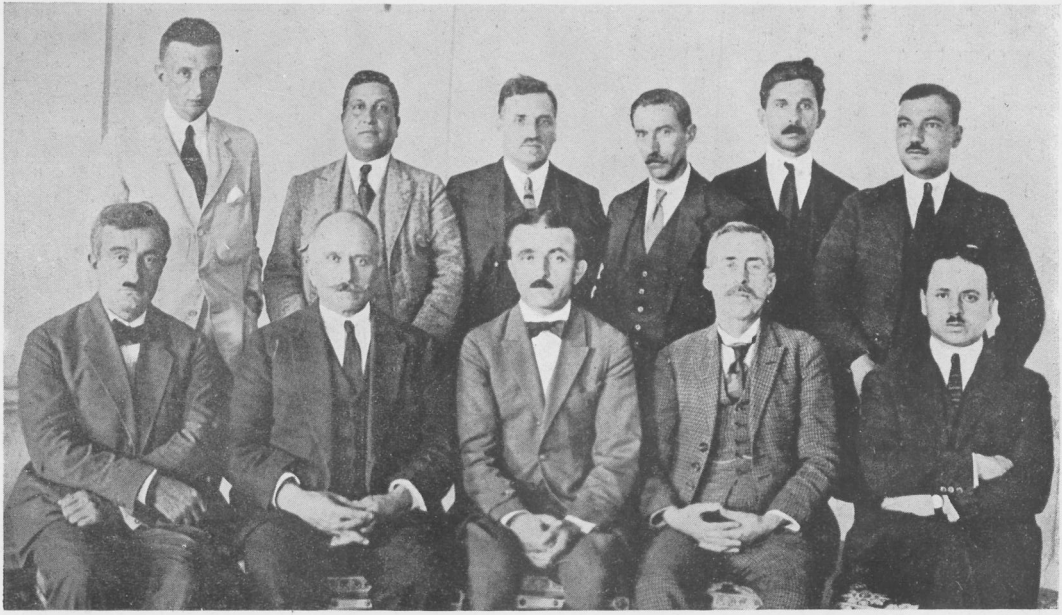
Pour comprendre l'épopée d'Enver, il faut se représenter le milieu qui l'a bercé. Turc de naissance, il n'a pas oublié l'origine de ses ancêtres. L'avènement du bolchevisme lui avait fait espérer une libération prochaine des pays de race turco-tatare, rattachés à Moscou par la force des armes. L'autonomie promise, poussée jusqu'à l'indépendance, avait comblé de joie les peuples d'Asie centrale, étrangers aux conceptions bolchevistes par la langue, la religion, la race, les us et les coutumes. Pour Enver, « indépendance » voulait bien dire libération de toute influence étrangère. Les dirigeants de Moscou, montrant la carte de la Fédération soviétique avec le tracé des frontières séparant chaque Etat autonome, avaient bien expliqué à Enver la transformation

opérée, mais lorsqu'il voulut par lui-même s'assurer sur place de l'existence de ces Etats, il ne trouva que de simples unités administratives avec toute une armée de fonctionnaires russes, étrangers au pays et à la langue.

Déçu encore une fois, Enver n'attendit pas longtemps pour se venger.

Le 8 novembre 1921, Enver-pacha arrivait à Boukhara afin de prendre contact avec le nouveau gouvernement soviétique boukhare[1]. Le 11, de bon matin, il part pour « la chasse », accompagné de trois hommes qui lui étaient très dévoués. On ne fut pas peu après surpris d'apprendre qu'Enver était allé rejoindre les basmatchis. Une lettre adressée quelques jours auparavant à l'ancien *nazir* de la guerre Hassan, du vilayet de Chirabad, le prévenait de son arrivée. Ancien colonel de l'armée turque, Hassan connaissait Enver ; suivi d'une petite escorte de soixante hommes, il se porta à la rencontre d'Enver, au lieu dit Djilikoul où devait avoir lieu l'entrevue. Aussitôt après, Enver se mettait en rapports avec l'ex-Emir de Boukharie Abdoul-Seïd Mir Alim-Khan, réfugié en Afghanistan. Nommé par l'Emir déchu chef de tous les détachements basmatchis de Boukharie, Enver envoie des émissaires à Khiva, à Samarkande, au Ferghana pour prendre contact avec les basmatchis de ces régions. Dans son appel,

1. Après la prise de Boukhara par les bolcheviks, le 2 septembre 1920, l'Emir, suivi d'un petit nombre de partisans, s'était retiré en toute hâte dans les régions orientales de son Etat. Quelques mois plus tard, le 10 mars 1921, il était contraint de quitter le territoire boukhare et de passer en Afghanistan.



Pl. IV. — Enver-Pacha et ses collaborateurs.

il expose la nécessité de s'unir et de former une Union de tous les musulmans d'Asie centrale afin de constituer un grand Etat musulman.

Le 19 mai 1922, Enver adresse l'ultimatum suivant au Gouvernement de Moscou par l'entremise du président du Conseil de l'Azerbeïdjan soviétique, M. Narimanov :

Monsieur le Commissaire du Peuple Narimanov[1],

Je vous prie de transmettre au Conseil des commissaires et au Comité exécutif central de Russie la présente résolution formulée par le Conseil suprême des peuples faisant partie de la République soviétique et socialiste de Russie.

Sur mes instances, le Conseil s'est abstenu de déclarer la guerre à la République soviétique de Russie jusqu'à réception de la réponse du Comité exécutif central de Russie et du Conseil des commissaires. Par contre, il m'a chargé de vous transmettre la volonté inébranlable des peuples de Boukharie, du Turkestan et de Khiva de vivre libres et indépendants. Cette indépendance doit être reconnue par la Russie des Soviets.

Le Conseil propose au Gouvernement de la République soviétique de Russie de faire rappeler en Russie, dans un délai de quinze jours, l'armée étrangère (l'armée rouge) qui se trouve en ce moment dans les limites du territoire de Khiva, de Boukhara et du Turkestan. Les organes administratifs de la République soviétique de Russie dans les dits pays devront également être supprimés dans ce même délai.

Les détenus politiques et les otages devront être mis en liberté au reçu de la présente résolution par le Conseil des commissaires du peuple.

Le Conseil suprême des peuples de Khiva, de Boukhara

1. *Posliednia Novosti* (28-7-22), *Novoïé Vremia* (3-8-22), *Revue du Monde Musulman*, vol. LI, 1922, p. 229.

et du Turkestan vous prie, monsieur le Commissaire, de faire savoir au commissaire à la Guerre, Trotski, et au commandant suprême des forces soviétiques, Kamenev, que, pour éviter toute effusion de sang entre les détachements de l'armée musulmane du peuple et l'armée rouge, il est indispensable d'évacuer immédiatement cette dernière en Russie.

Les sentiments de profonde sympathie qui animent le Conseil suprême des peuples de Khiva, de Boukhara et du Turkestan envers le peuple russe lui font un devoir de s'abstenir de tout acte d'hostilité pour la délivrance des pays musulmans habitués depuis un temps immémorial à respecter l'ordre et la légalité et aujourd'hui soumis à un régime de violence importé par des éléments démagogiques et communistes venus du dehors.

Au cas où le Gouvernement soviétique de Russie ne jugerait pas nécessaire de respecter la volonté des populations musulmanes ployées sous le joug oppresseur de commissaires imposteurs et qui ont pris les armes pour libérer leur territoire du pouvoir étranger de Moscou, je dois vous prévenir, monsieur le Commissaire, que, deux semaines après la remise de la présente déclaration du Conseil suprême, je reprends ma liberté d'action.

Je vous retourne ci-joint le mandat qui m'a été donné par le Comité exécutif central de Russie le 11 avril 1922.

Le Chef suprême des armées de Boukhara,
Khiva et du Turkestan,

ENVER-PACHA.

Se croyant assez fort pour mettre au défi le pouvoir des Soviets et appuyé par la population musulmane des territoires occupés par ses partisans, Enver se proclame Emir du Turkestan. Il est secondé par un état-major d'officiers et de partisans qui furent autrefois ses subordonnés et collaborateurs à Constantinople. Armes et munitions, fonds et soldats lui

sont fournis en assez grande abondance par les nationalistes d'Asie centrale. Quelques tribus, tout particulièrement les Lakes, lui viennent en aide. Son prestige, après le premier échec des troupes rouges, est tel qu'il menace d'un mouvement pantouranien le Gouvernement de Moscou. Sur le cachet qu'il apposait au bas des documents officiels, il avait fait graver les mots : « *Commandant en chef de toutes les forces de l'Islam, gendre du Khalife et représentant du Prophète* ». Par ses propres moyens, par son autorité, Enver était parvenu à soulever la plus grande partie de la Boukharie. Il commença par diriger simultanément ses attaques sur deux points différents : sur Baïssoun et sur Kerki, où l'armée rouge s'était retranchée. Tous ses efforts tendaient à s'emparer de ces deux points.

La situation, pour la fortune d'Enver, se présentait sous un jour assez favorable. D'un bout à l'autre du Turkestan, la rébellion grondait. Au Ferghana, dans la province de Samarkande, en Boukharie, en Turkménie et jusque dans l'oasis de Khiva, les basmatchis, solidement organisés, harcelaient sans cesse l'armée rouge. Le chef rebelle Djounaïd-Khan, ancien dictateur sous le régime du Khan de Khiva, s'était mis à la tête des basmatchis de Khorezmic.

Enver, comprenant le parti qu'il pourrait tirer de cet état de choses, conçut le projet de créer de ces éléments basmatchis une armée nationale soumise à un commandement unique. Mais si Enver était connu des intellectuels boukhares ayant fait leurs études à Constantinople, il était ignoré de la masse. C'est ce qui explique pourquoi les chefs basmatchis,

qui craignaient pour leur propre influence, le reçurent avec froideur. Ils n'estimèrent pas moins à leur juste valeur ses qualités organisatrices militaires, ils ne doutèrent pas non plus de ses capacités en tant que stratège, mais ce que ni lui ni personne n'avaient prévu ce furent les événements qui dépassèrent ses conceptions. Dans l'idéologie panislamiste qui guida son entreprise, il resta seul, isolé et ne parvint pas sur cette base à grouper les masses musulmanes étrangères à ce grand mouvement d'ensemble religieux. En dehors du clergé et de quelques intellectuels, personne n'était disposé à le suivre dans la voie du panislamisme pour la constitution d'un empire musulman ayant pour base l'Islam. Marchands et paysans, ouvriers et intellectuels limitaient leurs conceptions dans la création d'un Etat régional et national dans le cadre de l'Etat boukhare ; ils se le représentaient entouré d'Etats indépendants, unis tout au plus en confédération d'Asie centrale, mais en dehors de toute influence étrangère. C'est pour atteindre ce but que les basmatchis mirent à profit les qualités d'Enver avant que celui-ci ait eu le temps de se servir des basmatchis pour ses aspirations personnelles. C'est pour cette idée encore que les nationalistes d'Asie centrale ont combattu jusqu'à ce jour. De son programme se dégagent les intentions premières d'Enver. Qu'on en juge par le résumé qu'en donne la *Pravda* du 5 août 1923 :

Le but de nos efforts, en travaillant avec les peuples musulmans, est de les libérer du joug impérialiste ; de suivre dans les pays d'Islam et d'Orient une politique qui attirerait vers nous la majorité de la population ; de

grouper ces pays au moyen d'organisations démocratiques qui s'appuieraient sur la majorité.

Mais la création d'un grand empire turk au cœur de l'Asie centrale à la tête duquel Enver-pacha, nouveau Tamerlan, aurait pris position inquiétait le Gouvernement de Moscou qui, comprenant le péril, dépêcha à la hâte des renforts à l'armée rouge. Ce vaste plan n'inquiétait pas moins le Gouvernement d'Angora qui craignait de voir à la tête du mouvement libérateur du Turkestan un politicien de l'envergure d'Enver, dont la renommée deviendrait une perpétuelle menace pour le prestige de la Turquie dans le monde musulman d'Asie.

Le jugement porté sur Enver par Djemal-pacha quelques jours avant son départ de Moscou pour Tiflis, où il devait trouver la mort, ne manque pas d'intérêt. A en juger par les *Izvestia* (28-6-22), Djemal-pacha aurait désavoué en ces termes l'aventure d'Enver :

La lutte entreprise par Enver-pacha est une brèche faite dans le front unique du monde musulman. L'impérialisme anglais sans aucun doute saura en tirer parti. Si les masses musulmanes veulent obtenir leur liberté, elles doivent rester unies comme un seul homme et se lever contre la politique coloniale anglaise... Encore une fois, je déclare que le plus grand ennemi du monde musulman, le seul peut-être, est l'impérialisme anglais...

Le monde musulman d'Asie est profondément convaincu que seul le gouvernement soviétique peut lui apporter son indépendance. Mais il faut que le gouvernement soviétique, prenant en considération l'avantage que lui donne l'amitié du monde musulman, donne satisfaction à ceux qui habitent la Fédération soviétique... J'ai été heureux d'apprendre que des mesures sont déjà

envisagées pour satisfaire les aspirations des Musulmans de Khiva, de Boukhara et du Turkestan.

A la question : Existe-t-il des relations entre lui et Kemal-pacha? Djemal répondit par l'affirmative, ajoutant :

Depuis longtemps, nous sommes liés d'une amitié fraternelle. Nous sommes constamment en relations par correspondance.

Malgré ce désaveu, il semble bien cependant qu'Enver-pacha, Djemal-pacha et certaine personnalité turque aient voulu, en Asie centrale, créer un embryon d'empire autour duquel seraient venus par la suite se grouper l'Azerbeïdjan persan, le Caucase et la Turquie. La mort d'Enver-pacha et l'assassinat de Djemal-pacha à Tiflis mirent obstacle à la réalisation de ce plan.

Non moins sévère est le jugement porté sur Enver par un journal turc de Trébizonde, le *Tezel* (15-7-22). Sous le titre : « La peste du monde musulman », le dit journal consacre un long article à l'activité d'Enver au Turkestan. Il dit :

Enver-pacha a été la cause de la perte de la Palestine par l'Empire ottoman. La guerre finie, Enver s'enfuit en Russie et de là au Turkestan où il se lance dans de nouvelles aventures. Ce monstre orgueilleux et sanguinaire cherche, au Turkestan, des chevaux dociles pour traîner son char de triomphe et des hommes soumis pour son fouet. Pour lui, les intérêts de la Turquie et de l'Islam n'ont aucune importance. Il ne poursuit que ses propres intérêts. La situation est bien pénible. Les pays de l'Islam et tout particulièrement la Turquie ont besoin de paix afin de sortir de la déplorable situation où ils se trouvent. *Enver a détruit la Turquie.* La guerre sanglante qui a cours

en ce moment n'est autre que la succession d'Enver. Nous avons appris à connaître cette « peste » et c'est pourquoi nous lui avons fermé nos portes. Combien sont à plaindre les peuples musulmans qui sont tombés sous ses griffes ; il s'en sert pour jouer, pour se distraire à leurs dépens ; il les sacrifie pour ses plans insensés. Le temps n'est plus des aventures religieuses. De nos jours, c'est la rivalité entre l'Orient et l'Occident. L'Orient fait des efforts surhumains pour se libérer du joug occidental. Celui qui divisera les forces de l'Orient et les désagrégera sera considéré comme le plus grand criminel du monde. C'est le propre d'Enver. Chassez ce monstre de votre milieu. Ses mains et ses lèvres sont empoisonnées, son cœur est un tombeau fétide. Tout peuple aimant la liberté, l'indépendance doit expulser cet homme sanguinaire, ce monstre d'ambition.

Ces considérations retiennent l'attention d'Enver qui, pour calmer l'inquiétude d'Angora, adresse au chef de la mission turque à Kaboul une lettre dans laquelle il signale le mécontentement des dekkhans (paysans boukhares) contre le pouvoir soviétique et parle de la possibilité de mettre à profit cette situation :

Je vois, à présent, que le moment est venu de libérer ces pays ; les bolcheviks ne remplissant point leurs promesses, la population s'est mise en mouvement. En arrivant à Boukhara, j'ai compris que si les bolcheviks restent encore en Boukharie orientale, ils détruiront tout sentiment, toute aspiration parmi les habitants en faveur d'un soulèvement. (*Pravda*, 5-8-23.)

A son tour, la presse des Soviets se répand en attaques et en accusations contre Enver. Commentant ses agissements, les *Izvestia* de Moscou (28-6-22) se demandent :

Avec quelles forces Enver-pacha compte-t-il vaincre la République des Soviets en Asie centrale? Avec les basmatchis (rebelles) du Ferghana et de la Boukharie orientale !

Et Peters, ancien chef de la Tcheka au Turkestan, l'auteur de l'article, donne un aperçu de l'organisation des bandes basmatchis « qui, depuis plus de quatre ans, continuent à transformer le Ferghana, la plus riche contrée du Turkestan, en désert ». Il dit :

Sous la conduite de bandits de marque, des forçats Kourchirmat, Mouheddinov, Rahmankoul, etc., ces bandes ont mis le pays dans une situation économique des plus critiques.

Quant aux basmatchis de la Boukharie orientale, que rien ne distingue des basmatchis du Ferghana sinon qu'ils sont plus fanatiques, ils sont sous les ordres d'anciens fonctionnaires de l'émir déchu.

A la tête de ces bandes auxquelles on a octroyé le nom d' « armée musulmane » préside Enver-pacha, celui-là même qui s'est donné pour mission de renverser le pouvoir soviétique à Khiva, à Boukhara et dans le Turkestan.

Ce qui inquiète le Gouvernement de Moscou, ce n'est pas l'aventure de ce « général » après tant d'autres et qui sera bientôt « balayé dans le tas de décombres de l'Histoire », mais plutôt l'opinion des Musulmans d'Orient et de Turquie en particulier :

Le peuple turc a rejeté de son sein l'aventurier Enver qui l'a engagé dans la sanglante guerre impérialiste. N'ayant plus de place en Turquie, il est allé chercher un peu de gloire parmi les basmatchis du Ferghana et de Boukharie. Mais, ici encore, il n'y aura bientôt plus de place pour lui. Une scission se dessine déjà parmi les collaborateurs d'Enver-pacha. Enver a dû partager le

pouvoir avec quatre chefs de bandits. C'est encore une aventure qui touche à sa fin.

Ces assertions étaient fondées. Après ses premiers succès, Enver s'était avancé avec ses basmatchis dans la direction de Duchambeh. L'armée rouge, craignant d'être enveloppée, se retire sur Baïssoun. Enver avance toujours, mais l'armée rouge, reprenant l'offensive, contre-attaque dans la région de Baïssoun et le force à reculer. Enver fait appel à Ibrahim-bek, ancien officier de l'armée boukhare, qui, jaloux des succès d'Enver, se refuse à marcher après en avoir avisé l'Emir par lettre (*Novvy Vostok*, n° 2). Pour couvrir ses flancs, il est forcé de détacher une partie de ses forces.

Les Lokaï sont, avec les Matchaï, les tribus les plus belliqueuses de cette partie montagneuse de la Boukharie ; commandés par Tougaï-Sary, les Lokaï dissidents se heurtent aux tribus amies d'Enver sous la conduite de Daouletman-bey, qui jouissait d'une grande popularité en Boukharie orientale et représentait l'Emir auprès d'Enver. Dans la lettre ci-jointe du 15 juillet 1922, adressée par Enver à un grand personnage dont le nom n'est pas indiqué, mais qui n'est autre que l'Emir de Boukharie, il signale les difficultés qui l'entourent :

15 juillet 1922.

Cher frère !

La bataille contre les Russes se développe à notre avantage. Les affaires des Lokaï à l'est du Vakch sont, en vérité, fort bonnes. Attaqués à Kouliab, les Lokaï ont été battus et les détachements de Tadjiks-Katta-

ghènes, de Kirghizes, de Turkmènes, sous le commandement de Daouletman-bey-Dotkha, ont purgé la région des bandes ennemies et ont désarmé la population. Cependant, j'ai reçu une lettre d'Ibrahim-bek dans laquelle il exprime le désir de venir me voir, mais la situation à Valdjouan l'empêche de le faire. Il est clair qu'Ibrahim a organisé cette attaque et qu'il a envoyé des renforts à Tougaï-Sary, le principal chef. Je suis maintenant convaincu qu'Ibrahim-bek ne viendra jamais chez moi à Baïssoun et qu'il en empêchera aussi l'armée. C'est pourquoi je dois en finir au plus tôt avec ces questions de Lokaï et autres vilenies. Je vous prie donc de m'envoyer ces 500 hommes avec quelques mitrailleuses. J'agirai de la même façon avec l'autre gouverneur de la province de Hissar, mais vous devez m'envoyer tout cela au plus tôt, cher frère, et alors je pourrai empêcher Ibrahim de marcher contre Daouletman-bey. Envoyez-moi donc, je vous prie, des balles et des fusils. J'espère que les Russes ne seront bientôt plus pour moi un obstacle.

Votre ENVER.

(*Novvy Vostok*, nº 2, 1923, p. 285.)

Quelques jours après, une deuxième lettre est envoyée à l'Emir de Boukharie, alors en Afghanistan. Enver signale l'hostilité d'Ibrahim-bek à son égard et lui parle de la situation politique :

19 juillet 1922.

Très honoré frère Ghazi !

Aujourd'hui, Obodja-Lachafi a reçu votre lettre ; il a appris que vous étiez en bonne santé et s'en est réjoui. Chavala vous a fait part de l'offensive des Lokaïs à Kouliab où le détachement d'Achour-Toqçaba a eu six tués. Achour-Toqçaba s'est ensuite adressé à moi et avec les Kirghizes et les Turkmènes il a pris l'offensive contre ces bandits. En chemin, ils ont rencontré Daoulet-

man-bey. Un engagement a eu lieu. Les Lokaï ont pris la fuite en franchissant le Vakch dans la direction de Hissar. La destruction du pont par Daouletman-bey a permis de faire des prisonniers qui ont été immédiatement désarmés...

Ibrahim-bek a changé de tactique afin de vous tromper. Il désire grouper autour de lui tous ceux qui sont le plus connus et m'isoler. D'un côté, il fait acte de soumission envers vous, de l'autre il organise un soulèvement à Kouliab. Comme tout le faisait supposer, Ibrahim-bek n'est pas un homme sûr, alors que Mirakhour-bachi est un honnête homme. En toute occasion, il est disposé à sacrifier ses intérêts pour Votre Majesté. C'est pourquoi je vous prierais de m'éviter ces malentendus. De tout cœur, je vous souhaite bonne santé. Je reste avec respect votre frère Enver.

(*Novvy Vostok*, nº 2, 1923, p. 285.)

Sous la poussée de l'armée rouge, qui opère à présent conjointement avec les éléments d'Ibrahim-bek, hostiles à Enver, ce dernier se retire abandonnant la région de Baïssoun qui est réoccupée par les bolcheviks. Une commission spéciale venue de Boukhara convoque, à Baïssoun, un Congrès des populations libérées des basmatchis (5 mars 1922), afin d'établir dans la région une administration soviétique.

Tandis que la lutte se poursuivait en Boukharie centrale et orientale, les alliés d'Enver agissaient dans le nord du pays sous la conduite du mullah Abdou Kaghar et jusque dans la capitale boukhare. Le 7 juillet (1922), le président du gouvernement soviétique boukhare, Fayzoulla Khodjaïev, est l'objet d'un attentat. L'auteur est arrêté ; il avoue appartenir à une organisation contre-révolutionnaire dans

laquelle se trouvait le propre frère de l'Emir, Tura-Gouzar. Cela n'empêche pas l'armée rouge de poursuivre ses victoires. La presse soviétique de juillet, les *Izvestia* des 12, 13, 15 et 18 juillet annonçaient toute une série de victoires soviétiques. La bataille de Ghichdouvan sous les murs de Boukhara, la prise de Nour-Ata, la réoccupation des villes de la Boukharie centrale et orientale, la poursuite des troupes d'Enver, la prise de Yourtchi, Denau, Duchembeh, Kourgan-Tubè, Kouliab, Valdjouan, le 19 juillet 1922.

La tribu des Lokaï, qui fournissait les cadres de l'armée des basmatchis, avait pour chef Ibrahim-bek. Après l'extermination de sa bande, le mouvement basmatchi semblait brisé. Les Lokaï choisirent d'autres chefs qui firent la paix avec les Soviets et s'engagèrent à payer une contribution en nature : vivres, fourrage, plus de 1.000 têtes de gros bétail (1922).

Cependant, les débris des basmatchis s'étaient retirés dans la région de Valdjouan et à l'est de Kafirnigan. La poursuite de ces bandes, différée un certain temps, fut reprise.

Se voyant cerné, Enver divisa son détachement en trois groupes : les deux premiers forcèrent les lignes et s'enfuirent en Boukharie orientale ; le troisième, au milieu duquel se trouvait Enver, ne put échapper au désastre. Le 4 août (1922), Enver-pacha, Daouletman-bey et ses derniers partisans tombaient sous les balles de l'armée rouge.

Le corps d'Enver fut retrouvé percé de cinq balles, vêtu d'un complet anglais, avec bottes et bonnet à la turque. Dans ses poches, on découvrit son cachet, des

lettres de sa femme et de son fils datées de Berlin, quelques journaux anglais de l'Inde et une correspondance chiffrée. Le doute qui planait sur sa mort n'était plus possible, surtout après les témoignages des basmatchis faits prisonniers. Enver fut enseveli au lieu où il était tombé, à douze verstes de Valdjouan.

(*Pravda*, 11-10-22.)

II. — La situation politique après la mort d'Enver

a) La Conférence de Kaboul

La mort d'Enver-pacha et la défaite des basmatchis en Boukharie orientale ne mirent pas fin à la lutte. Les chefs rebelles, poursuivis par l'armée rouge, avaient gagné l'Afghanistan où ils espéraient bien reconstituer leurs forces pour reprendre la lutte. Ils se réunissaient bientôt après à Kaboul et y organisaient, dans le courant du mois d'août (1922), une Conférence avec le concours de quelques officiers turcs, anciens compagnons d'armes d'Enver. La Conférence avait pour but de préparer un plan de campagne pour le printemps de 1923. Elle avait à examiner les quatre points suivants :

1. Le regroupement des forces basmatchis, alors dispersées ;
2. La création d'un programme conçu sur une base idéologique autour de laquelle pourraient se grouper toutes les forces musulmanes antisoviétiques ;
3. L'élaboration d'un plan d'action unique ;
4. La répartition entre tous les partisans des rôles

émanant d'un plan commun et que chacun devait remplir.

En plus de ces résolutions, la *Pravda* (5-6-23) en signale deux autres qui mettent en relief la collusion qui aurait existé entre l'Emir de Boukharie et les Anglais :

1° L'Angleterre s'engage à fournir des armes ;

2° Ousman-Khodja et Kari-effendi restent en Afghanistan pour servir de lien entre Anglais et basmatchis.

Cette collusion aurait aussi existé en Perse, où l'agent de l'Emir, Mamed-Tati-bek, aurait conclu un accord secret avec l'agent anglais de Mesched.

La Conférence se prononça pour la création d'un centre d'action qui, pour plus de sûreté, devait se trouver en dehors du Turkestan russe et de Boukharie, de préférence dans le Turkestan afghan. Des agents seraient envoyés sur les lieux. Le lieutenant d'Enver, Khodja Sami-bey, qu'on désignait sous le nom de Sélim-pacha, fut envoyé à Boukhara.

Dans le même temps, des proclamations signées par cinq kourbachis parurent dans le Ferghana. Elles faisaient appel à l'union de tous dans la lutte contre le bolchevisme.

Sans perdre un instant, Selim-pacha s'empresse de grouper et d'organiser les éléments rebelles ; à cet effet, il lance une proclamation à tous les musulmans de Russie, les engageant à lutter sous le drapeau de l'Islam afin de libérer le Turkestan, Khiva, Boukhara et la Transcaucasie du joug communiste. Dans son ardeur, Selim-pacha ne recule point devant des mesures répressives envers les défaillants. Il fit exécu-

ter, comme on le verra plus loin, un chef basmatchi de marque, le kourbachi Ichan-Soultan, qui avait manifesté le désir de s'isoler.

Ainsi qu'on a pu le voir, Enver-pacha, malgré ses facultés d'organisation, n'avait point su grouper les forces des basmatchis. Ceux-ci, à leur tour, n'avaient point réussi à constituer un plan d'ensemble ; chaque kourbachi ne pensait qu'à se saisir d'une région quelconque pour s'y déclarer bek et y administrer selon les anciennes méthodes. En dehors de ces aspirations, les chefs rebelles ne se croyaient point tenus à quelque obligation. De plus, le changement constant de régions occupées mettait les détachements basmatchis dans une position toujours critique, aussi bien en ce qui concernait leur ravitaillement qu'en ce qui touchait à leurs effectifs. D'autre part, très jaloux l'un de l'autre, ils ne supportaient point la moindre atteinte à leurs droits ou à leur indépendance.

Dans une lettre écrite à l'Emir de Boukharie, Enver, quelques jours avant sa mort, disait :

Les Musulmans se disputent entre eux, ce qui ne peut que favoriser les Russes. Ibrahim-bek a imaginé une nouvelle façon de vous tromper ; il désire grouper autour de lui tous les chefs connus et m'éloigner.

D'un côté il envoie des témoignages de sa soumission, de l'autre il organise un soulèvement à Kouliab ; c'est dire qu'on ne peut compter sur lui.

Dans une autre lettre, Enver se plaignait de ce que le kourbachi Abdourrahman-bek promettait l'envoi de 3.000 hommes armés de bâtons qui, arrivés ici, ne manqueront pas de piller la population et de s'enfuir ensuite après avoir désorganisé l'armée.

b) Les dernières manifestations du nationalisme turk

Nous avons dit qu'après la mort d'Enver-pacha, le chef rebelle Ichan-Soultan s'était retiré avec ses partisans dans le Darvaz afin d'y préparer, en silence, une nouvelle expédition contre le pouvoir soviétique ; l'arrivée de bandes basmatchis en retraite, sous les ordres de kourbachis peu connus, vinrent troubler sa quiétude. Les unes après les autres, ces bandes se fixèrent dans la région de Valdjouan, en des lieux difficilement accessibles. L'armée des rebelles espérait se refaire pendant l'hiver pour recommencer les opérations contre l'armée rouge au début du printemps. Le mécontentement d'Ichan-Soultan ne fit que croître lorsqu'il apprit l'arrivée de Selim-pacha, qui prétendait à la succession d'Enver. Une sourde rivalité éclata entre ces deux hommes. Soutenu par les autres chefs basmatchis, Selim-pacha se saisit d'Ichan-Soultan et le fit pendre avec son frère dans la vieille forteresse boukhare de Gobi-Dara (*Pravda*, 9-2-23).

Entre temps, la rébellion gagnait du terrain ; de toutes parts, des bandes s'organisent. A leur tête, paraissent d'anciens collaborateurs d'Enver : Daniar, Maksoum-Fayzoulla, Khalbout, Farroukh-effendi, Abdoul-Hamid, etc. Les incursions des rebelles deviennent à ce point fréquentes et leurs raids si audacieux que le Gouvernement soviétique doit entreprendre une nouvelle campagne. Sans lui donner le temps de prendre l'offensive, les basmatchis

attaquent des postes, inquiètent des villages placés sous l'autorité des Soviets. Le mouvement gagne le bassin du Zerafchan ; des troubles se manifestent, au début de 1923, à Ourgoutt, dans la région de Samarkande et, plus particulièrement, dans le Kohistan.

Les *Posliednia Novosti* (1-5-23) relataient ainsi ces événements :

La population indigène de la province de Samarkande s'est soulevée contre le pouvoir des Soviets. Des insurgés se sont unis aux détachements des basmatchis. Les troupes punitives envoyées de Tachkent ont pris contact avec les insurgés, mais sans succès. Samarkande est dans la main des rebelles. La ligne de chemin de fer est coupée. Un Comité rebelle s'est constitué à Samarkande avec mission de garder les magasins de ravitaillement. Le Comité est composé d'indigènes et de Russes. Toute la population des villages avoisinant Samarkande a été mobilisée. Les détachements de l'armée rouge, casernés à Samarkande, ont été désarmés, une partie est passée du côté des rebelles.

La rébellion a éclaté par suite de la famine qui sévit, par suite encore des réquisitions excessives des produits alimentaires et par la fermeture de canaux d'irrigation dans les villages ayant refusé de payer l'impôt ou les contributions exigées pour le recel des basmatchis.

En Boukharie orientale, les partisans d'Ibrahim bek s'étaient réorganisés. La *Pravda* (23-2-23) signalait les méfaits de sa bande aux prises avec l'armée rouge.

Dans le Ferghana, des attaques sont organisées par des groupes basmatchis. Les *Izvestia* (2-8-23) citent l'attaque du village de Chaïdan, à l'ouest de Namangan.

Inquiet, le Gouvernement soviétique envoie des

troupes punitives dans le haut Zerafchan. Le 4 avril (1923), un télégramme de Tachkent annonçait la prise d'Obourdon, chef-lieu du bekat de Matcha, centre de résistance des basmatchis. Le bek, qui avait eu le temps de fuir, périt victime d'une avalanche ; trois de ses frères et treize kourbachis furent faits prisonniers. L'occupation du bekat donna à l'armée rouge près de cinq mille têtes de bétail, trois cents chevaux, du blé et quelques armes. Les chefs rebelles, conduits à Samarkande, furent traduits devant un tribunal révolutionnaire militaire. Les trois frères du bek et sept kourbachis furent condamnés à mort ; trois autres, à trois ans de réclusion (*Pravda*, 1-6-23).

Les rebelles, gagnant les montagnes, s'étaient réfugiés dans la région du Karatéghine.

Le Karatéghine, gouverné par des *mirakour* [1], était, au début de 1921, en proie à des dissensions intestines lorsque le kourbachi Maksoum-Fayzoulla, en guerre contre les bolcheviks, occupa le pays et s'y retrancha. La situation accidentée de cette région, limitée au nord par l'Alaï, au sud par le Darvaz, à l'ouest par la région troublée de Duchambeh, offrait une base incomparable à l'armée des rebelles. Les rares villages suspendus à flanc de rocher, à la limite des neiges éternelles, avaient tout récemment servi de base à l'armée d'Enver et à celle de Selim-pacha, son successeur. C'est là encore, dans ces hautes montagnes coupées de profondes vallées dont le fond sert de lit à des torrents impétueux, que les débris des bandes d'Enver, sous le commandement de Daniar,

1. Sorte de préfet nommé par le kouch-bégui, la personnalité la plus influente après l'Emir.

de Khalil, de Farroukh-effendi, vinrent chercher refuge après sa mort. Là encore vint se fixer Khalbout, l'un des principaux kourbachis opérant dans la région de la Matcha. Poursuivant son offensive après l'occupation de la Matcha, l'armée rouge entrait dans le Karatéghine au début de juillet 1923. Le 17 de ce mois, elle faisait son entrée à Garm, la capitale.

L'armée rebelle, sous les ordres de Maksoum-Fayzoulla, de Khalbout et de Rahman-Datkha, défendit bravement les approches de la ville. Elle se retrancha fortement sur les hauteurs dominant la rive gauche du Garif. Pendant douze heures, les rebelles, presque sans armes et sans munitions, soutinrent le choc de l'armée rouge traînant après elle canons et mitrailleuses. Les détails du combat manquent ; cependant, on peut se rendre compte des difficultés que rencontra l'armée rouge dans sa marche à travers les montagnes par les courts communiqués publiés dans les *Izvestia* de Moscou du 2 août et du 26 septembre 1923 :

> Le passage des cols par l'artillerie dut être effectué au prix de grands efforts et les canons durent être transportés par les soldats.

La prise de Garm ouvrait à l'armée rouge la route du Darvaz ; elle s'y précipita à la recherche des rebelles qui, voyant l'inutilité de la lutte, s'étaient dispersés attendant un moment plus favorable pour se regrouper.

Restait la région de l'Alaï, séparée du Karatéghine par des cols neigeux difficilement praticables. C'est là que les débris des bandes de Mouheddine-bek,

venues du Ferghana sous les ordres de Nourmat Minbachi, s'étaient retirés après sa mort. Là encore, se trouvait l'un des compagnons d'armes de Makzoum-Fayzoulla, le kourbachi Tokhtamat Pansat.

Profitant de la saison d'été, alors que les cols dégagés de leur manteau de neige deviennent plus accessibles, l'armée rouge se porte dans la région de l'Alaï. Le 15 août (1923), elle surprend un poste basmatchi, s'empare du camp de Nourmat où se trouvait sa famille, le 18, elle culbute les basmatchis de Tohhtamat Pansat et, le 19, elle les oblige à se rendre.

Ces défaites eurent pour effet de hâter les soumissions de certains éléments des montagnes. Les Tadjiks et quelques tribus lokaï de Boukharie orientale organisèrent un kouroultaï suivi d'une réunion de tribus Marka. La *Pravda* (29-8-23) laisse supposer que ces tribus ont pris parti contre les basmatchis dans le but d'activer la reprise normale de la vie économique.

Cependant, l'Emir de Boukharie, fortement impressionné par la triste situation dans laquelle se trouvait son pays, adressait, dans les premiers jours de juin, un long appel à « ceux qui aiment la Paix et respectent la Justice », à la Société des Nations, à la Grande Bretagne, aux Etats-Unis, au Japon, à la Chine, à la Turquie, à la Perse. Le *Times* du 5 juin (1923) publiait cet appel dans lequel l'Emir Abdoul-Seïd rappelle les méthodes employées par les bolcheviks pour s'assurer la complète soumission de l'Asie centrale.

De leur côté, les chefs des basmatchis du Ferghana, Islam-Koul, Madoumar et Ali-Riza, passés avec leurs

détachements en territoire chinois, adressaient au Comité exécutif du Turkestan la déclaration suivante :

Estimant que, dans les conditions actuelles, la lutte avec les usurpateurs du pouvoir est inopportune et ruineuse pour notre pays, nous avons décidé, bien à regret, de quitter nos foyers, d'abandonner nos familles, nos biens. Nous ne doutons cependant point un seul instant que le temps n'est pas éloigné où la population du Turkestan subjuguée par les pillards et les assassins étrangers, agissant au nom du grand peuple de Russie également sous l'oppression communiste, saura vous chasser de notre pays natal. Malheur à ceux de nos coreligionnaires qui, pour des raisons d'intérêt égoïste, vous prêtent leur concours. Le courroux des musulmans s'abattra d'abord sur eux en tant que vos alliés et que traîtres à la population musulmane du Turkestan.

(*Dni*, 1-8-23.)

A la fin de l'année 1923, l'activité des éléments antisoviétiques en Asie centrale est signalée dans la presse russe de Moscou et de l'étranger : c'est l'apparition de pirates sur la mer Caspienne, de bandes dans le district de Tedjen. Le 16 septembre, la *Pravda* annonçait la liquidation des rebelles basmatchis de ce district, leur chef, Ali Nour, ayant fait sa soumission avec sa bande. Néanmoins, le *Roul* de Berlin (16-12-23) parle encore des agissements de plusieurs kourbachis : en Boukharie orientale, le détachement d'Abdoul-Kaghar, signalé précédemment en Boukharie centrale et septentrionale, effectuait des levées d'impôts. Dans la région de Karchi, le détachement du kourbachi Berdi-Datkha eut plusieurs rencontres avec la cavalerie soviétique. Battus par

les troupes soviétiques, ces partisans durent se retiter vers Kitab.

Dans la région de Yakkabag, les bolcheviks attaquèrent les détachements d'Abdou-Rahma, qui fut tué dans la rencontre.

Les discussions qui existaient entre basmatchis favorisaient la victoire des Soviets. C'est ainsi qu'à Samarkande le chef d'un détachement de basmatchis Khaltoub fut tué par ses djiguits, ce qui permit aux bolcheviks de liquider le mouvement.

Dans la région de Baïssoun, un détachement de cavalerie basmatchi de 150 hommes, sous le commandement de Moustapha-Baymach, ayant fait son apparition, la cavalerie soviétique l'attaqua et le refoula jusque par delà le Sourkhan.

Les rencontres entre l'armée rouge et les basmatchis inquiètent le gouvernement du Turkestan qui demande le renforcement des troupes et une garde plus efficace des frontières (*Dni*, 3-1-24). Dans les milieux soviétiques, on insinue que les armes et les munitions sont de provenance extérieure, alors que les vivres sont fournis par la population des régions parcourues par les basmatchis. Des émissaires qu'on supposerait venir de Turquie auraient fait leur apparition dans la région de Samarkande. Dans le même temps, des informations parues dans la presse russe de l'étranger annonçaient un soulèvement d'éléments russes antisoviétiques et indigènes.

Ces événements n'ayant pas été confirmés par la presse soviétique, nous nous garderons d'insister. La *Pravda* (30-4-24) faisait cependant allusion à une certaine agitation ayant un caractère contre-révo-

lutionnaire qui aurait éclaté en Boukharie. En présence de ces faits et de l'insistance des correspondants des *Dni* et du *Roul*, il faut bien admettre que, dans le courant du mois de mai 1924, la situation était troublée. Devant la gravité du danger, le commandement des troupes du Turkestan crut devoir entrer en pourparlers avec les rebelles. Les *Dni* (28-5-24) publient les conditions qui devaient mettre fin aux opérations militaires :

1. Amnistie entière à tous les éléments antisoviétiques ;

2. Mise en liberté des otages qui doivent être rendus à leurs foyers. Autorisation effective aux familles et aux membres du Comité des rebelles de quitter le territoire de l'Union ;

3. Autorisation de procéder à des élections libres dans les soviets de village des régions placées sous l'autorité immédiate des troupes gouvernementales ;

4. Remise entre les mains des basmatchis de la direction des canaux d'irrigation ;

5. Convocation d'un Congrès des soviets du Turkestan.

Dans le même temps, le Gouvernement soviétique de Boukharie, aux ordres de Moscou, suggérait aux membres du premier Congrès du clergé musulman boukhare les résolutions suivantes, qui furent adoptées :

1. Les basmatchis, dont le seul but est de piller et de détruire l'économie rurale du pays, sont les ennemis du peuple. Pour mieux tromper le peuple et pour piller avec plus de succès, ils se déclarent les défenseurs de l'Islam.

2. Parmi les basmatchis, on trouve des fonctionnaires

de l'Emir qui s'efforcent de les gagner à la cause de l'émirat. C'est pourquoi le kouroultaï des oulémas rappelle que l'Emir, en raison des abus qu'il a créés, ne peut plus être à la tête de l'Etat. Le pouvoir des Soviets garantit le pouvoir au peuple, c'est pourquoi le peuple doit lui être fidèle et lui prêter son concours.

S'appuyant toujours sur les délégués musulmans du Congrès, les autorités soviétiques faisaient lancer par les oulémas l'appel suivant à la population :

En quoi consiste l'activité des basmatchis?

1. A piller et à tuer les habitants des kichlaqs (villages) ;

2. A ravir par la violence les adolescents et les femmes dans les kichlaqs dans des buts inavouables ;

3. A piller les petits commerçants qui se rendent dans les marchés de village ;

4. A mettre à contribution ceux qui demandent grâce et à brûler leurs maisons en cas de non paiement des dites contributions ;

5. A enlever les femmes et à les donner à d'autres, ce qui contribue à développer la débauche.

(*Pravda*, 10-5-24.)

Quelques jours après, les *Izvestia* (21-5-24) accusaient le Gouvernement anglais de susciter des troubles en Asie centrale et de faciliter en territoire afghan le groupement d'éléments antisoviétiques ayant pour but le retour en Boukharie de l'Emir Abdoul-Seïd. On insinuait même que les fonds dont dispose la contre-révolution boukhare et afghane sont de provenance anglaise.

De nos jours encore, la situation semble troublée dans la région de Samarkande et en Boukharie. Les *Posliednia Novosti* (30-8-24) signalent des attaques de basmatchis boukhares dans le voisinage de

Kumuchkent, Khaïbar-Abad, Guichtikent, Babkent. Le 20 juillet, les troupes soviétiques essaient en vain de surprendre le kourbachi Djouma dans la région de Vangazi. Dans le district de Samarkande, les bolcheviks ont capturé un puissant chef rebelle nommé Gadaï. Déféré devant un tribunal révolutionnaire qui siégeait à ciel ouvert près de l'une des mosquées de Samarkande, Gadaï a été condamné à mort et peu après exécuté.

Dans une déclaration toute récente faite à Moscou par le président du Conseil des commissaires de Boukharie, M. Fayzoulla Khodjaïev, il appert que le mouvement des Basmatchis, écrasé dans sa masse, a perdu de son caractère politique. Il reconnaît toutefois l'activité de quelques bandes qui ne sauraient tarder à être liquidées (*Izvestia* 5-10-24).

***

Ce rapide exposé de faits permet d'observer une série d'étapes qui caractérisent le mouvement social et politique des basmatchis. La période tout spécialement étudiée et qui s'étend depuis la Révolution d'octobre 1917 jusqu'en octobre 1924, a vu se constituer, en Asie centrale, les républiques soviétiques du Turkestan, de Khorezmie et de Boukharie et leur dissolution territoriale ; elles se sont aussitôt reconstituées sous un aspect ethnique en nouvelles unités soviétiques :

République des Uzbeks ;
République des Turkmènes ;
République autonome des Tadjiks ;

Région autonome des Kara-Kirghizes ;
Région autonome des Karakalpaks.

A travers les vicissitudes de la guerre, les peuples d'Asie centrale voient poindre aujourd'hui l'aube de jours meilleurs. Ce n'est pas que la lutte pour le triomphe de leurs aspirations nationales soit terminée, mais le peuple turk d'Orient, plus conscient de sa force et de son droit, semble prêt à évoluer par des voies plus pacifiques vers l'idéal qu'il s'est tracé. Son individualité nationale reconnue par le Gouvernement soviétique en dehors de tout esprit nationaliste, donc ethnique et communiste, se développe avec méthode sous l'influence de Moscou. La reconnaissance officielle des langues locales, uzbèke, turkmène, kirghize, toutes dérivées du turk djagataï, leur emploi dans les différents rouages de l'administration soviétique, parallèlement au russe ou en dehors du russe, le retour des vakoufs aux organisations cultuelles musulmanes, la réouverture des tribunaux indigènes, l'obligation pour les fonctionnaires russes de connaître l'uzbek devenu langue d'Etat au Turkestan, la reconnaissance du vendredi comme jour férié, l'attribution de postes supérieurs, bien que sous le contrôle de Moscou, aux indigènes, témoignent du changement opéré depuis la révolution d'Octobre.

TROISIÈME PARTIE

Notices biographiques sommaires sur les principaux chefs basmatchis cités dans la période étudiée

(de 1917 à 1924)

Abdoul Kadir-Khan, kourbachi des plus influents dans la région d'Oura-Tubé, où il opérait contre les troupes des Soviets à la tête d'une bande assez importante de basmatchis.

Abdoul Kaghar avait choisi comme champ d'action les vilayets de Nour-Ata, de Karchi, de Boukhara ; au début de 1924, il manifestait encore une certaine activité.

Abdoul Hamid commença sa carrière dans l'armée bolcheviste. Après avoir combattu sur les fronts d'Oufa et d'Orenbourg, il était entré à Boukhara avec les rouges. Ses services lui valurent un poste de commissaire. Passé du côté d'Enver-pacha, il fut l'un de ses plus fidèles serviteurs. Après sa mort, Abdoul Hamid se serait proclamé généralissime de toutes les forces basmatchis.

Abdourrahman-bek, kourbachi boukhare, ami d'Enver. Il en est fait deux fois mention, page 53 et page 59. La dernière fois, il est désigné sous le nom de **Abdou-Rahma**. Il aurait été tué dans un combat avec l'armée rouge dans la région de Yakkabag.

Achour Toqçaba, chef d'un détachement formé de Turkmènes et de Kirghizes, partisans d'Enver-pacha.

Adzam Hadji, kourbachi boukhare, dont l'activité se manifeste encore en 1924.

Ali Nour, chef d'un petit groupe de basmatchis turkmènes. Il fit sa soumission à l'armée rouge qui opérait dans le district de Tedjen, le 10 septembre 1923.

Ali Riza, kourbachi du Ferghana, obligé, pour sauver les débris de son détachement, de passer en territoire chinois, d'où il adressa une véhémente protestation au Comité exécutif du Turkestan contre l'occupation de son pays par l'armée rouge.

Aman Palvan, criminel de droit commun, fut quelque temps au service de Madamine-bek. A la suite d'une offense personnelle dont les détails nous échappent, Aman Palvan mit à mort une vingtaine de partisans de Madamine-bek, en une seule nuit, et prit la fuite. Il alla se réfugier chez un puissant kourbachi du Ferghana, nommé Hamdan, dont on trouvera ici même une courte biographie. Bien accueilli par ce dernier, il s'attacha à sa personne en qualité de conseiller. Pendant plus de cinq ans, ce chef de bande terrorisa la contrée en même temps qu'il poursuivait une lutte acharnée contre le gouvernement des Soviets. Fait prisonnier par les bolcheviks, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire de Namangan, qui le condamna à mort (juin 1923).

Atchil-bek, kourbachi de marque, tué dans un combat entre ses partisans et l'armée rouge, dans les environs de Samarkande (*Izvestia*, 19-5-23).

Baïchouman, kourbachi du Ferghana, fit sa soumission aux bolcheviks, en août 1923.

Baïmach, kourbachi boukhare, opère dans la région de Baïssoun et du Sourkhan (*Roul*, 16-12-23).

Bakhram-bek, chef rebelle des environs de Samarkande, fusillé par les bolcheviks en 1922. Sa tête fut envoyée à Tachkent et exposée à l'une des séances de la Conférence régionale du parti communiste, en septembre de la même année (*Posliednia Novosti*, 30-8-24).

Bayastan, chef basmatchi du district de Namangan ; selon la *Pravda* (30-9-23), ce kourbachi pillait et rançonnait les caravanes qui se rendaient de Tachkent à Namagan. Fait prisonnier par les bolcheviks et traduit devant le tribunal du front du Turkestan siégeant à Kokand, le 7 décembre 1923, il fut condamné à mort (*Pravda*, 9-12-23).

Berdi-Datkha, kourbachi boukhare, opérait encore, d'après le *Roul* (16-12-23), dans les vilayets de Karchi et de Kitab.

Dadabal, kourbachi du Ferghana, fit sa soumission aux Soviets, en août 1923.

Daouletman-bey-Dotkha, kourbachi célèbre, représentant de l'Emir de Boukharie auprès d'Enver, se fit remarquer dans plusieurs rencontres avec les bolcheviks. Il périt aux côtés d'Enver, le 4 août 1922.

Djabar, kourbachi boukhare, combattit l'armée rouge en différents endroits et, notamment, dans la région de Baïssoun.

Djanibek, kourbachi kirghize du Pamir, se tourna contre les blancs, après avoir été leur allié contre les bolcheviks ; s'empara pour peu de temps du pouvoir après avoir exterminé le détachement blanc de Young.

Daniar, l'un des collabotateurs d'Enver-pacha. Après sa mort, il parvint à grouper un certain nombre de partisans et essaya de continuer la lutte.

Djouma, kourbachi boukhare, opérait dans la région de Vangazi, l'été de 1924.

Djounaïd-Khan. L'activité politique de Djounaïd-Khan commence en 1916, pendant le conflit entre Turk-

mènes et Uzbeks. Ces conflits, assez fréquents, nécessitaient toujours l'intervention des troupes russes. Les plus importants, depuis la guerre de Khiva (1873), eurent lieu en 1909, 1912 et 1916. Celui de 1916 qui, par ses proportions, menaça l'existence même de Khiva, eut à sa tête l'un des plus braves guerriers, le plus belliqueux d'entre tous les Turkmènes, le khan Djounaïd, de la tribu des Ourous Koutchi Djounaïd. S'étant emparé de Khiva, il mit à mort un grand dignitaire khivien, nommé Mad Vafou Bakkalov, et tint le khan de Khiva, Asfendiar, dans l'obéissance. Maître du pouvoir, il espérait en jouir longtemps encore lorsque les troupes punitives du général Galkine l'obligèrent, le 16 février 1916, à évacuer Khiva.

Depuis lors, Djounaïd-Khan devint l'ennemi des Russes et cette haine ne fit qu'augmenter avec la venue du bolchevisme. L'activité politique de Djounaïd-Khan reprit au début de 1918, après que les troupes russes d'occupation du colonel Zaïtsev eurent quitté Khiva. Cette capitale tomba encore une fois dans les mains de Djounaïd Khan, qui se déclara dictateur. Seïd Abdoulla, khan de Khiva, oncle d'Asfendiar-Khan, assassiné, fut l'instrument de Djounaïd-Khan.

Détenteur du pouvoir, Djounaïd-Khan prit pour conseiller un ancien essaoul-bachi (ministre de la Guerre) du khan, nommé Tazi-Maram.

Après la défection de quelques tribus et leur groupement sous les ordres de deux chefs turkmènes, Kach Mamed-Khan et Goulam Ali, le dictateur Djounaïd-Khan dut quitter Khiva. Au mois de janvier 1920, il s'enfuit dans le désert du Kara-Koum, d'où il n'en continua pas moins la lutte contre le gouvernement soviétique. En 1922, Djounaïd-Khan fut l'allié d'Enver-pacha dans le mouvement nationaliste pour la libération du Turkestan.

En 1924, Djounaïd-Khan profita de l'absence de forces militaires suffisantes à Khiva pour reprendre cette ville. M. Broydo, ancien commissaire, signalait cet événement

dans la *Pravda* (23-5-24), ajoutant que ce coup de main avait réussi grâce à l'appui du clergé musulman et des commerçants khiviens.

Djounaïd-Khan se maintint dans l'oasis de Khiva, jusqu'au mois de mai de cette année, mais l'armée rouge, ayant écrasé le mouvement basmatchi de Boukharie, se porta sur Khiva, qu'elle reprit. Djounaïd-Khan recula vers le Sud et disparut dans le désert.

Farroukh-effendi, l'un des collaborateurs d'Enver pacha ; après la mort de ce dernier, il parvint à grouper un certain nombre de partisans et à continuer la lutte contre les bolcheviks.

Fazziloudine, chef nationaliste boukhare, lutta quelque temps contre les bolcheviks, à la tête d'un détachement de basmatchis.

Gadaï, l'un des plus puissants kourbachis de la région de Samarkande. Blessé dans une rencontre avec les bolcheviks, Gadaï parvint à s'enfuir ; il se rendit chez un paysan indigène nommé Tagaï Hal Djiguitov, qui le cacha dans une malle. Les bolcheviks ayant cerné la maison, découvrirent Gadaï et l'emmenèrent à Samarkande pour y être jugé. Le procès, très expéditif, eut lieu dehors, devant la porte d'une mosquée. Gadaï, ennemi acharné des communistes russes et indigènes, fut condamné à mort et exécuté à Samarkande (*Vetchernéye Vremia*, 9-9-24).

Hamdan, criminel de droit commun, du village de Bagdad (Siérovo), avait réussi à former un détachement de 800 hommes, groupés dans quatre ou cinq villages, sous le commandement de kourbachis adjoints. Il avait établi son camp à Andarkhan, village situé à 16 verstes de Kanibadam et à une quarantaine de verstes de Kokand. L'autorité du kourbachi Hamdan s'étendait sur de riches contrées, sur Isfara, Kanibadam, Bech-Aryk (Melnikov) et sur la région pétrolifère de « Santo ».

Hadji Hafiz, l'un des lieutenants du kourbachi Adzam Hadji ; fait prisonnier par les bolcheviks, il eut la tête tranchée ; elle fut, peu après, envoyée comme trophée aux autorités bolchevistes, par le chef de la milice boukhare Rahimbaïev (*Posliednia Novosti*, 30-8-24).

Hodja Sami-bey, l'un des principaux collaborateurs d'Enver-pacha, plus connu sous le nom de SELIM-PACHA, colonel de l'armée turque. Après la mort d'Enver, il groupa les débris de son armée et continua la lutte pour la libération du Turkestan. Il ne craignit pas de passer par les armes un chef basmatchi notoire, Ichan-Soultan, accusé de s'isoler.

Ichan-Soultan, grand chef religieux des musulmans du Darvaz. Dans sa haine des bolcheviks, il employa toute son influence pour combattre les Soviets.

Ichan-Soultan collabora avec Enver-pacha dans l'organisation de détachements rebelles. Bien que très jaloux de son autorité, il n'hésita pas à céder le commandement suprême des troupes antisoviétiques à Enver, dont il comprit bien vite la valeur dans la lutte pour l'indépendance.

Après la mort d'Enver-pacha, Ichan-Soultan se retira dans le Darvaz pour réorganiser son armée avant que de reprendre la lutte contre les bolcheviks. N'ayant pas voulu reconnaître le pouvoir de Selim-pacha comme généralissime, il fut saisi et condamné à mort. Il fut pendu, avec son frère, dans la forteresse boukhare de Gobi-Dara, dans la chaîne de montagnes Pierre Ier.

Avec la mort d'Ichan-Soultan, les basmatchis perdirent l'un des chefs les plus acharnés contre le pouvoir soviétique. Le mouvement nationaliste s'en trouva de ce jour sensiblement atteint.

Ichmourzine est d'origine bachkire ; il se fit d'abord connaître, en 1918, dans les hautes fonctions qu'il occupait à Sterlitamak, en Bachkirie. Après l'occupation de

cette ville par les Tchéco-Slovaques, il entra au service de ces derniers. Il occupa, par la suite, différents postes très en vue dans les gouvernements blancs.

Après la constitution de la Bachkirie en république autonome soviétique, Ichmourzine prit du service dans l'armée rouge. Le 17 juin 1920, il désertait avec une partie des membres du Comité révolutionnaire de Bachkirie. Suivi de ses collaborateurs, Ichmourzine gagna les steppes kirghizes et se rendit au Turkestan.

Ayant organisé, à Tachkent même, un groupe de partisans basmatchis, il se livra à des attaques répétées contre l'armée rouge. La lutte se prolongea jusqu'à la seconde moitié du mois d'août de 1922.

Dans un engagement avec l'armée rouge, il fut pris, traduit devant un tribunal révolutionnaire et fusillé (*Izvestia*, 8-8-23).

Ichmat Baïbatcha est originaire d'une famille aisée du Ferghana ; il est l'un des rares kourbachis du début de la révolution qui ne possède point de casier judiciaire. Ennemi des bolcheviks, il parvint à organiser un détachement de 400 djiguits, avec lesquels il fit campagne contre les Soviets. Ses principales forces étaient cantonnées dans les environs de Bech-Aryk. Ennemi d'Irgach il ne voulut jamais le reconnaître pour allié.

Ibrahim-bek fut, pendant un certain temps, le chef de la tribu montagnarde des Lokaï ; très lié à l'Emir de Boukharie, il fut son représentant parmi les forces antisoviétiques. Pour des causes encore inexpliquées, il fut banni à un Congrès organisé par ses propres tribus.

Irgach, ancien forçat, rendu à la vie publique en 1917, après douze ans de bagne ; il se rendit bientôt célèbre par l'organisation de la bande la plus puissante des basmatchis du Ferghana. Elle comprenait plus d'un millier de partisans armés, campés dans six ou sept villages, sous le commandement de plusieurs kourbachis adjoints. Lui-même avait établi son camp à une trentaine de verstes

de Kokand, au lieu dit Khanavat et Baghir, dans la direction de Marghelan. Les quelques succès qu'il avait remportés sur les bolcheviks lui valurent une grande notoriété parmi la population et une certaine jalousie parmi les autres kourbachis.

Au mois de septembre 1918, se jugeant suffisamment fort, Irgach se proclama Emir-oul-Mouslimine, c'est-à-dire Emir de tous les Musulmans. La cérémonie d'intronisation eut lieu selon la coutume autrefois usitée par les khans[1].

Cet acte eut pour effet de soulever l'indignation des autres basmatchis, déjà jaloux de lui.

Dans les derniers jours de novembre 1918, l'ancien commissaire à la guerre Ossipov tomba à l'improviste sur le camp d'Irgach et lui fit subir de lourdes pertes.

Islam-Koul est un criminel de droit commun ayant fait dix ans de travaux forcés pour meurtre et pillage. Son détachement comprenait 120 hommes, cantonnés dans la région de Kara-Koul, près du Syr-Daria. Peu sociable, Islam-Koul évitait tout contact avec les autres chefs kourbachis. La *Pravda* de Moscou (8-2-24) le représente comme un homme cruel, atteint d'une terrible maladie, la syphilis, dont il portait la marque sur le visage. Sûr de lui-même, il se livrait à des attaques soudaines, terrorisant les populations où il passait. L'effroi était tel qu'il suffisait de prononcer son nom pour faire peur aux enfants.

Le 30 septembre 1923, Islam-Koul, cerné dans le village de Yaïpan par un escadron de cavalerie bolcheviste, fut assez heureux pour s'échapper ; quelques jours après, le 3 octobre, Islam-Koul se rendait. Il ne lui restait point d'autre alternative. Jugé par une cour martiale, il fut

1. Le khan, assis sur un riche tapis, était soulevé par les personnages les plus influents d'entre le peuple, un à chaque coin. Le khan ainsi soulevé était hissé sur un chameau au poil blanc. Tout autour, les étendards des khans s'inclinaient, tandis que les mullahs récitaient des prières suivies de l'hymne royal.

condamné à mort et exécuté à Kokand, dans les premiers jours du mois de décembre 1923 (*Pravda*, 9-12-23).

Kari-Kamil, ancien instituteur uzbek de Samarkande, jouissait, parmi les indigènes, d'une certaine popularité. Fait prisonnier par les bolcheviks, à la tête d'une de ses bandes, il fut exécuté ; sa tête, envoyée à Tachkent, fut exposée, en septembre 1922, à l'une des séances de la Conférence régionale du parti communiste (*Posliednia Novosti*, 30-8-24).

Khalbout ou **Khaltoub**, collaborateur d'un kourbachi du Ferghana. La *Pravda* (24-4-23) signalait son arrestation en même temps que celle de 27 basmatchis. Des informations postérieures annoncent que Khalbout n'aurait pas été pris, mais qu'il aurait continué la lutte contre les bolcheviks jusque vers la moitié de décembre 1923. Ce kourbachi, qui apparaît tantôt sous le nom de Khalbout, tantôt sous celui de Khaltoub, est signalé parfois comme l'un des collaborateurs d'Enver-pacha, opérant dans les régions de la Matcha et de Samarkande. Selon le *Roul* (16-12-23), il aurait été tué par ses propres djiguits (partisans) par suite de dissensions entre kourbachis.

Khalil, collaborateur d'Enver-pacha. Après sa mort, il groupa un petit nombre de partisans et continua la lutte contre les bolcheviks.

Khol-Khoudja, ancien forçat, fut l'un des kourbachis des plus puissants, des plus énergiques du Ferghana. Allié de Madamine-bek, il marcha avec lui contre les bolcheviks ; ses partisans, au nombre de 900, se rendirent redoutables aux bolcheviks. Leur zone d'influence s'étendait sur la région d'Andijan, de Namangan, de Djelalabad.

Koul Moukhammed, chef rebelle de nationalité turkmène ; sa qualité d'ancien élève de l'Institut archéologique de Constantinople lui donne un certain prestige

parmi ses concitoyens. La *Pravda* (5-8-23) le représente comme un intellectuel musulman plein d'ambition.

Kourchirmat, de son vrai nom Kour-Chir Mohammed, autrement dit « l'Aveugle », est un ancien forçat condamné autrefois pour meurtre. Après son retour au Ferghana, il recruta une centaine de partisans et fut, pendant quelque temps, la terreur du pays. Solidement établi à Yanghi-Kichlaq, près de Kokand, il prit parti contre les Soviets. Ayant appris la trahison du kourbachi Madamine-bek, rallié aux Soviets, Kourchirmat le fit périr.

En 1922, Kourchirmat, qui commandait toutes les forces antisoviétiques des basmatchis du Ferghana, dut, sous la pression de l'armée rouge, passer en Boukharie, où il se joignit aux basmatchis boukhares. Après la défaite de ces derniers, dans les premiers jours de janvier 1923, Kourchirmat fut obligé de se retirer en Afghanistan avec ses partisans (*Pravda*, 5-1-23). Désarmé par les autorités afghanes, il fut interné.

Madoumar, ancien criminel de droit commun, l'un des lieutenants du kourbachi Hamdam. Madoumar avait sous ses ordres un groupe de 200 djiguits. Son centre d'activité était à Ilanzar, près de Bech-Aryk. La *Pravda* (14-6-23) signalait le licenciement de ses partisans pour ne garder qu'une petite escorte de djiguits.

Madamine-bek, l'un des plus redoutables chefs de bande au Ferghana, est un ancien forçat qui passa dix ans au bagne. Il fut, avec Kourchirmat, l'une des plus grandes figures du monde basmatchi. Ses partisans, très nombreux à Marghelan et fort disciplinés, suscitèrent plus d'une fois de l'inquiétude au gouvernement soviétique. Après les événements de janvier 1919, Madamine bek fut l'allié du commissaire rebelle Ossipov, de Tachkent. Il combattit les bolcheviks jusqu'à la fuite d'Ossipov en Boukharie.

Madamine-bek et ses partisans prirent part au soulè-

vement des paysans russes de Djelalabad ; il fut aussi l'allié des gardes-blancs d'Andijan contre les bolcheviks.

S'étant ensuite rallié aux Soviets, Madamine, accusé de trahison par son rival Kourchirmat, fut tué par ce dernier.

Madali est signalé, dans la *Pravda* (14-6-23), comme un kourbachi de marque.

Mir Kalianov avait organisé une bande qui opérait dans le Ferghana. Fait prisonnier, il fut déféré au tribunal militaire du front du Turkestan, à Skobelev. Accusé d'avoir, par la terreur, frappé la région d'impôts à son profit, il fut condamné à mort (*Pravda*, 9-6-23).

Moustafa Koul fut, pendant un certain temps, le chef d'une bande basmatchi qui opérait dans la région de Khodjent. La *Pravda* (24-4-23) annonçait sa capture par l'armée rouge avec trente de ses djiguits (partisans).

Maksoum Fouzaïl (Fayzoulla) lutta quelque temps contre les bolcheviks ; poursuivi par l'armée rouge, il se retira avec ses bandes dans la partie montagneuse de la Boukharie orientale.

Mirza Oumar fut, pendant quelque temps, l'ennemi des bolcheviks, auxquels il fit sa soumission au mois d'août 1923.

Mouhiddine Maghzoun, ancien membre du parti jeune boukhare, se rallia à l'Emir après sa fuite et lutta contre lee troupes rouges des Soviets en Boukharie.

Mirza Ali. Comme le précédent, Mirza Ali lutta pendant quelque temps contre les bolcheviks au Ferghana. Il se rendit à eux au mois d'août 1923.

Moueddine-bek fut l'un des plus grands chefs des basmatchis kirghizes du Turkestan. Bien qu'illettré, cet ancien forçat sut grouper autour de lui tous ceux qui aiment les aventures, la vie au grand air, le pillage, les

exploits guerriers. A la tête de ses Kirghizes, il combattit, au début de la révolution de 1917, les populations uzbèkes du Ferghana ; il fit ensuite alliance avec le chef des Uzbeks basmatchis, Kourchirmat, pour combattre le pouvoir des Soviets.

Cette union fut de courte durée. Moueddine-bek, faisant renaître l'ancienne hostilité nationale entre Kirghizes et Uzbeks, se déclara ennemi de Kourchirmat.

Tour à tour ami ou ennemi des Soviets, Moueddine bek se rapprochait ou s'éloignait de Kourchirmat.

En 1920, Moueddine-bek était encore au service du gouvernement soviétique lorsque, trompant la confiance des chefs de l'armée rouge, il s'enfuit avec ses partisans, emportant armes et munitions. Pendant deux ans, il lutta contre le pouvoir soviétique, dévastant le pays lorsque, dans le courant du mois de septembre 1922, il fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire d'Andijan. Le 26 de ce mois, il était condamné à mort.

Moustapha-Baymach, chef d'un détachement de cavalerie basmatchi qui opérait, en 1923, dans la région de Baïssoun (v. Baïmach).

Nourmat Minbachi, collaborateur de Moueddine-bek, était réputé par sa férocité envers ceux qui étaient soupçonnés de sympathiser aux bolcheviks. Après la défaite de Moueddine-bek, il prit le commandement de ses bandes et manifesta une assez grande activité dans l'Alaï (*Pravda*, 26-9-23). Par la suite, il se rendit aux bolcheviks (août 1923).

Oupaï est considéré comme le principal lieutenant du kourbachi Younous, dont la capture a été signalée dans le district d'Andijan par les *Izvestia* (11-11-23).

Oubaïdoulla ou **Abaïdoulla**, kourbachi du Ferghana, fit sa soumission aux bolcheviks au mois d'août 1923.

Ousman Hodjaïev, négociant de la Nouvelle Bakhara ; disciple d'Enver à Constantinople, considéré par les bolcheviks comme un partisan du panislamisme.

Rakhmankoul Mama-Sadyk, le plus ancien des chefs basmatchi du Ferghana et l'une des figures les plus en vue parmi les rebelles. Rakhmankoul entra en lutte contre le pouvoir des Soviets en 1918, aussitôt après la chute du Gouvernement autonome de Kokand.

Son rayon d'action s'étendait dans le district de Namangan où, pendant quatre ans, il tint tête à l'armée rouge.

Rakhmankoul agissait individuellement, sans vouloir se soumettre aux chefs basmatchis du Ferghana reconnus par la population.

Pour l'entretien de son armée, tout un système d'impôts avait été organisé. Il les percevait régulièrement et sans difficulté dans tous les villages qui lui étaient soumis.

La discipline régnait parmi ses bandes et, lorsqu'il faisait des prisonniers de l'armée rouge, il les mettait impitoyablement à mort.

Dans les moments difficiles, lorsqu'il était menacé par la famine, lorsqu'il manquait d'armes ou de munitions, il passait aisément du côté des Soviets et s'engageait dans l'armée rouge jusqu'au moment où s'étant réconforté, après la mauvaise saison, il désertait avec fusils et mitrailleuses pour recommencer la lutte contre le pouvoir soviétique (*Pravda*, 5-1-23). Deux fois de suite, Rakhmankoul parvint à tromper les Soviets. Serré de près par l'armée rouge, il gagna les montagnes non sans avoir livré aux flammes les villages évacués, préalablement pillés.

Rejeté dans le col de Chaougas-Koul-Davan, manquant de vivres et de munitions, abandonné de ses hommes, Rakhmankoul fut obligé de se rendre (novembre 1923). Traduit devant le tribunal révolutionnaire de Kokand, il fut condamné à mort avec quatre de ses lieutenants.

Rahman Datkha, l'un des trois kourbachis qui défendirent la ville de Garm, dans le Karatéghine, contre les bolcheviks, en 1921.

Selim pacha (voir plus haut **Hodja Sami-bey**).

Tokhtamat Pansat, l'un des collaborateurs de Makhsoun Fayzoulla et du kourbachi Moueddine. Après avoir combattu les Soviets, il était devenu leur ami ; trois fois de suite, il les avait trahis. Cerné dans la région de l'Alaï, il fut fait prisonnier, le 19 août 1923, et fusillé bientôt après (*Pravda*, 26-9-23).

Tougaï-Sary, chef d'un détachement de Lokaï dissidents, ennemis d'Enver.

Toura-bay, cité dans la *Pravda* (14-6-23) comme ayant péri dans une rencontre près de Kokand.

Younous, kourbachi de marque dont la capture avait été annoncée dans la *Pravda* (11-11-23). Un mois plus tard, il était condamné à mort par le tribunal du front du Turkestan et exécuté à Kokand, le 7 décembre 1923.

Rochefort-sur-mer. — Imprimerie A. Thoyon-Thèze.


THÉÂTRE PRINCIPAL DES OPÉRATIONS
ENTRE FORCES SOVIÉTIQUES ET BASMATCHIS
d'Octobre 1917 à Octobre 1924
Échelle
0 50 100 200 300 Km
RÉPUBLIQUES SOVIÉTIQUES D'ASIE CENTRALE
DES KIRGHIZES
RÉPUBLIQUE
M. CASPIENNE
M. D'ARAL
Syr-Daria
TURKESTAN
CHINE
Vierny
Khiva
KHOREZMIE
Tachkent
Andijan
Skobelev
Kachgar
Bakou
Krasnovodsk
Djebel
Boukhara
Samarkande
Kizil-Arvat
BOUKHARIE
Poltoratsk (Akkhabad)
Amou-Daria
Merv
PERSE
Téhéran
AFGHANISTAN
Kaboul
INDE
Petro Alexandrovsk
KHIVA
TACHKENT
Syr Daria
Namangan
Djetalaoud
Andijan
Kokand
Marghelan
Vieux Arsaki
Och
Ming-Tépé
SKOBELEV
Bech-Arik (Melnikof)
Yaypan
Outch-Kourgan
Nour-Ata
Guichdouvan
Kermineh
Oursatievka
Khodjent
Djizak
Kanibadam
FERGHANA
Kizil-Tépé
Babkent
Vangasi
Oura-Tubé
Isfara
Aldarkhan
BOUKHARA
Kagan
Ziaeddine
Yaraveckan
Jaamine
HACHGAR
SAMARKANDE
Tendjikent
Ourgout
Oratépé
KARATÉGHINE
Kitab
Tchardjoui
Yakkabag
Karchi
Gouzar
Faizabad
Duchambet
Yourtchi
Issar
Valdjouan
Tacha-Kourgan
Amou Daria
TURKMÉNIE
Denau
Baissoun
Kerki
Kouliab
Chirabad
Kourgan-Tubé
ROCHAN
PAMIR
Kizil-Rabat
CHOUGNAN
Merv
Tedjen
Kelif
Termez
Vakch R.
AFGHANISTAN
INDE